

# MONTAIGNE

DE LETTRES ET DE PIERRES



Yves Louagie

# Éloge du topographe

Yves Louagie définit son livre comme un dialogue entre pierres et lettres. Ce mouvement entre lieux réels et espaces littéraires est novateur, car il permet de retrouver Montaigne dans son milieu naturel. C'est là le travail d'un topographe, comme l'aimait Montaigne. À ma connaissance, il n'existe aucun témoignage qui rende si bien compte des lieux où vécut, passa et séjourna Montaigne. Tous ces espaces hantés par Montaigne : la tour, le château, le jardin, la rue de la Rousselle, le phare de Cordouan, la Guyenne, Paris, l'Italie... sont parsemés de pierres anonymes, presque invisibles sans l'œil vigilant du topographe aguerri : puits, chapelles, vieux murs, corniches, chapiteaux, dalles, colonnes, bas-reliefs, frontons, autant de pierres qui marquent la présence de Montaigne et le conduisent aux lettres. Pierres chargées d'histoire, comme ne l'oublie jamais Yves Louagie.

Toutes ces pierres forment inconsciemment la matière de la mémoire et de l'écriture de notre essayiste. Ce parcours à travers les espaces réels et imaginaires s'offre comme une expérience particulière, non didactique, dans un beau livre qui alterne sans cesse entre textes et images, sans jamais privilégier l'un sur l'autre. Les pierres ne s'effacent pas devant le texte, elles l'accompagnent pour mieux le faire resurgir, grâce à une technique ou un style décoratif que Montaigne aurait défini comme « grotesque ». Ces corps monstrueux se retrouvent non seulement peints sur les parois de sa demeure, mais aussi sculptés par l'homme ou par le temps sur des pierres ou monuments maintes fois croisés lors de ses nombreux déplacements à cheval.

Témoignage privé et personnel – dans la meilleure tradition montaignienne –, le livre d'Yves Louagie nous rappelle que seules les expériences particulières et individuelles permettent de franchir le seuil du livre de Montaigne. Au « lecteur suffisant » de trouver ses repères, de s'aventurer et de se perdre dans un dédale de réflexions dont il devra trouver le sens pour lui-même. Comme les photos qui illustrent ce livre, la réalité n'est qu'impressions. C'est l'angle et la lumière qui font apparaître les toits, les portes, les fenêtres, les rivières, les arbres. Chaque photographie évoque une perspective subjective, mais elle sert aussi de point d'entrée dans le texte et suggère une interaction profonde avec le texte. Bref, chaque photographie est une impression, toujours dans la meilleure des perspectives montaigniennes. Nous retrouvons ainsi des espaces qui nous semblaient à jamais disparus. Ce travail d'investigation des pierres – les faire parler – nous permet finalement de découvrir une autre dimension au texte de Montaigne en situant l'auteur des *Essais* dans son environnement premier, celui de la création, de la maladie, du voyage et, tout simplement, de la vie.

L'iconographie de Montaigne a toujours été riche en représentations de l'auteur enfermé dans sa tour, tenant l'ouvrage d'un Ancien dans sa main gauche et une plume dans sa main droite, mettant sur le papier les commentaires critiques de ses lectures. Montaigne au travail, passant la plupart de son temps à rédiger ses *Essais*. Cette image d'Épinal est fondée sur un anachronisme. En effet, la découverte du manuscrit de l'*Exemplaire de Bordeaux* au xviii<sup>e</sup> siècle produisit une surévaluation du travail d'écriture et de correction de Montaigne sur ses propres ouvrages, évacuant la dimension politique et mondaine de son existence.

Le manuscrit de Montaigne a créé le mythe d'une écriture au quotidien, comme si le livre avait toujours été la préoccupation essentielle de Montaigne. Force est pourtant de constater que la rédaction des *Essais* occupa en fait une infime partie de la vie de Montaigne, surtout quand on considère qu'il eut bien d'autres activités domestiques et publiques. Le livre d'Yves Louagie nous fait découvrir d'autres occupations qui, de façon salutaire, réintègrent l'histoire – celle des guerres de religion – dans la vie quotidienne. La pensée s'inscrit à la fois dans la matérialité des pierres et dans l'horreur des guerres civiles, comme pour mieux nous rappeler que Montaigne est avant tout une existence, un corps en mouvement, projeté dans le tourbillon des événements qui l'entourent. Les endroits bien réels qui surgissent à chaque page rendent au texte de Montaigne toute sa matérialité historique. L'encre et le papier s'épuisent, les pierres restent.

Montaigne fut un homme actif et passa plus de temps hors de son château qu'enfermé dans sa tour. Voir le monde « hors du château » fut aussi important que de s'imaginer « hors de lui-même », dans la peau des cannibales ou des anciens. Dans une marge de l'*Exemplaire de Bordeaux*, Montaigne écrit : « Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. » Yves Louagie nous apprend à regarder hors de la tour, du château, de Bordeaux, de Paris, du monde... pour toujours aller au-delà des clichés habituels et saisir de nouveaux endroits, certes insignifiants mais tellement familiers, qui nous fascinent par la présence imaginée de Montaigne. Oui, il était là... et cette preuve matérielle de sa présence, entre ces pierres, le long de ce fleuve, change à jamais la lecture de son livre. Ces lieux nous conduisent à nous associer à ses propres expériences des hommes et du monde, à concevoir une dimension universelle à l'homme, quitte à lui inventer un espace imaginaire permettant de transcender les cultures et les coutumes qui le définissent. Montaigne fera de son livre un anti-monde qui lui servira à mettre « en bransle » son esprit pour mieux comprendre le monde trop réel qui l'entourait. De la même façon, les pierres servent d'anti-matière, car, par une grande alchimie merveilleuse, elles finissent par se transformer en lettres.

Il fallait donc impérativement sortir du château, aller à la rencontre des hommes et du monde. Ce Montaigne « hors de lui » est l'objet du livre d'Yves Louagie. À l'espace d'écriture font naturellement place les espaces rencontrés par Montaigne. Ces lieux de pierre et de nature ont si peu changé qu'ils nous invitent à rencontrer Montaigne comme s'il était encore parmi nous, là où on l'attendait peut-être le moins. C'est précisément ce phénomène qui consiste à imaginer Montaigne hors de lui, lequel se propage comme les ondulations concentriques produites par le jet d'une pierre dans une marre, dépassant rapidement les confins de la Guyenne pour acquérir une dimension universelle, que nous fait découvrir ce livre. Montaigne souhaitait que le monde compte moins de cosmographes et plus de topographes. Son vœu est ici réalisé, car Yves Louagie nous a permis de retrouver la topographie de la création des *Essais*, c'est-à-dire le constant dialogue entre pierres et lettres chez Montaigne.

Philippe Desan  
University of Chicago

Est-ce par nature ou par er-  
reur de fantaisie, que la vue des places, que nous fça-  
uons auoir esté hantées & habitées par personnes, des-  
quelles la memoire est en recommandation, nous émeut  
aucunement plus, qu'ouir le recit de leurs faits, ou lire  
leurs escrits ?

« Est-il naturel, ou est-ce dû à une erreur de l'imagination, que la vue des lieux que nous savons avoir été fréquentés et habités par des personnes dont le souvenir est en l'honneur nous émeuve sensiblement plus que le récit de leurs actions ou la lecture de leurs écrits ? »

*Essais III*, chapitre 9, « Sur la vanité ».



▲  
Les dunes de la Pointe de Grave. Au loin, le phare de Cordouan.

Tout a commencé par une rupture du tendon d'Achille, une intervention chirurgicale et plusieurs semaines de repos forcé. C'est là que les *Essais* me sont tombés entre les mains. Je les ai parcourus distraitement puis je m'y suis intéressé : ce livre m'a fait beaucoup de bien. Et cette période de ma vie qui menaçait d'être néfaste, car l'élastique avait fini par céder, fut l'une des plus stimulantes. Depuis, cette parole ne m'a plus quitté.

Michel de Montaigne aimait la pluie et les melons. Il s'est défendu d'être un philosophe et ne cessa d'ailleurs de railler leur vanité : « Il n'est aucune absurdité qu'un philosophe n'ait écrite. » Au départ, fortement influencé par les penseurs stoïciens, il rejeta ensuite violemment leur emprise. Il ne se considérait pas non plus comme un homme de lettres : « Mon métier n'est pas d'écrire. » Il nous transmet l'expérience, la vision du monde, l'étude de soi d'un homme d'action profondément cultivé. Lui qui a souffert de la mort de son ami le plus cher, de son père, de cinq de ses filles, sur fond de guerre civile, de Saint-Barthélemy, de peste, finira par écrire : « Pour moi donc, j'aime la vie telle qu'il a plu à Dieu de nous l'octroyer. » Il nous laisse une compréhension de la mort apaisée, naturelle et sans révolte. Ce fils de marchands et de marranes, en étudiant les nouveaux horizons récemment découverts, relativise la morale, la culture et la religion.

Il arrive parfois que l'on puisse réellement maîtriser son temps. Ces cadeaux de liberté, je les ai mis à profit pour visiter les lieux de Montaigne : rue de la Rousselle à Bordeaux, la tour, le village de Saint-Michel, le pays de Gurson. J'y suis retourné à plusieurs reprises, car « la vue des lieux que nous savons avoir été fréquentés et habités par des personnes dont le souvenir est en l'honneur nous émeut sensiblement plus que le récit de leurs actions ou la lecture de leurs écrits ». Un brillant inspecteur des manufactures de la province de Guyenne, François-de-Paule Latapie, écrivit en 1718, après une visite de la tour de Montaigne : « J'ai passé une heure et demie dans cette chambre, avec un plaisir qui ne ressemblait à aucun de ceux que j'éprouve ordinairement. » De même, j'ai appris à connaître et à aimer ces lieux, cette ville de Bordeaux et « je l'aime tendrement jusques à ses verrues et ses taches ».

J'ai donc réalisé ce livre, mêlant des citations, des observations, une iconographie personnelle abondante et la reproduction de textes originaux, m'efforçant d'établir un dialogue entre tous ces éléments disparates et pourtant complémentaires, ces lettres et ces pierres.

Mais les biographies de Montaigne abondent. Paul Bonnefon, Pierre Villey, Alexandre Nicolai et Théophile Malvezin n'ont-ils pas réalisé des œuvres définitives ? Et plus récemment, Philippe Desan, Jean Lacouture, Alain Legros et Anne-Marie Cocula n'ont-ils pas analysé avec encore plus de rigueur cette œuvre prestigieuse ? Quelle place peut donc occuper ce livre dans nos rayons déjà si riches ?

Il complète modestement notre connaissance par sa forme, car les textes sur Montaigne abondent mais les images de son univers sont rares et se limitent le plus souvent au périmètre de la tour. Sur le fond, j'ai inclus nombre de détails peu connus ou négligés que mes investigations sur le terrain m'ont permis de retrouver : le petit hameau de Papessus, le domicile familial rue de la Rousselle, la mystérieuse demeure rue des Minimes ou encore la maison de Charles de Lestonnac où mourut Étienne de La Boétie. Mon travail fut autant celui d'un photographe que celui d'un auteur.

L'ouvrage est structuré en trois parties, rythmées par les deux grandes ruptures qui marquèrent la vie de notre écrivain. La première, après quatre années de bonheur, est interrompue brutalement par la mort de son ami La Boétie, puis de son père. Il incombe à Montaigne, contre toute attente, la charge du domaine familial. C'est un homme anéanti, mal préparé pour cette tâche et peu motivé qui se retire en ces lieux après avoir vendu sa charge de conseiller au Parlement de Bordeaux. Durant neuf années, les plus fécondes sur le plan littéraire, il se reconstruisit en écrivant. Ce sont les années de pleine liberté qui culminent en un deuxième point de rupture : Montaigne décide de quitter le château, emportant les deux volumes de son livre fraîchement édité pour les offrir à son roi, puis au pape Grégoire XIII. Il effectua son grand voyage en Suisse, en Allemagne et en Italie. Au retour, il reprend du service en acceptant, avec réticence, la charge de maire de Bordeaux. C'est le début de la dernière période de sa vie, probablement la plus tumultueuse, où il est assailli par la souffrance de la maladie, l'effroyable guerre civile et la peste qui le contraignit à errer sur les chemins. De retour au château, il écrivit et perfectionna sans relâche le troisième volume des *Essais*, celui qui nous est le plus cher.

Le phare de Cordouan, encore en activité, est le plus ancien d'Europe et s'affirme comme l'héritage visible de l'activité publique de Montaigne. La construction de ce phare de haute mer, qui fut problématique, avait pour but d'éviter aux navires, abusés par les feux allumés des pilleurs d'épaves, de se fracasser sur les récifs côtiers. Puissent les *Essais* nous éclairer de même.

Yves Louagie



*Il y a des jours qui filent un mauvais coton, qui se traînent sous un ciel terne, où aucune action ne prend forme, où nulle entreprise ne paraît digne de secouer la torpeur. Projets, idées, émotions même, viennent échouer sur le manque d'allant et d'appétit. Ces jours décolorés, quand le soir vient, nous arrachent un soupir, mi-résignation, mi-remords : « Je n'ai rien fait aujourd'hui. » Et c'est ici que Montaigne nous attend, avec une interrogation en forme de vive remontrance : « Eh quoi, n'avez-vous pas vécu ? » Qui vous parle d'utilité, d'efficacité, de résultats ? Vivre, et sentir qu'on vit, est de toutes les occupations « la plus illustre et la plus fondamentale ».*

Mona Ozouf, *Vivre le présent avec Montaigne*, Autour de Montaigne, Bordeaux, Éditions le Festin, 2012.

◀ La charrette au timon relevé, château de Montaigne.

## Sommaire

Éloge du topographe - Philippe Desan	4	Des senteurs	208
Introduction	9	Les imprimeurs de Montaigne	212
<b>Le bon père que Dieu me donna • 1533 - 1571</b>		La Saint-Barthélemy et les troubles	218
Autour de 1533, les prémices	15	Sur les boiteux	225
Papessus	18	Le Beuther	226
Premières années au château	26	<i>La Cosmographie</i>	228
La famille Eyquem	30	La maladie de Montaigne	233
La famille Lopez de Villanuova	36	<b>Pour moi donc, j'aime la vie • 1580 - 1592</b>	
Le port de la lune	40	Voyage en Italie	236
Maison familiale	46	Mairie de Bordeaux	246
Rue des Minimes	58	Le phare de Cordouan	262
Années d'études	66	Le pays de Montaigne	270
Carrière juridique	72	Le divin ou l'inexplicable	300
Étienne de La Boétie	82	Une lettre de Montaigne	310
M'étant allé un jour promener à une lieue de chez moi	89	Sur les philosophes et les savants	314
Un mariage, des enterrements	94	Errances	316
<b>Aussi libre que le duc de Venise • 1571 - 1580</b>		Marie de Gournay	322
Saint-Michel-de-Montaigne	96	Les dernières années	330
Le château	110	Voyages après la mort	338
La Tour	130	Antoinette de Louppes	340
Un cabinet assez poli	160	La vie d'une œuvre	342
Un livre qui est un membre de ma vie	190	Bibliographie	357
Je fournirai d'amples tuniques aux maquereaux	194	Remerciements	359
		Crédits photographiques	360



Partie I

# Le bon père que Dieu me donna

1533 - 1571



« Dans l'espace d'une seule génération, la Renaissance avait comblé l'humanité du don que lui faisaient ses artistes, ses peintres, ses poètes, ses savants, d'une nouvelle beauté, parfaite au-delà de toute espérance. »

Stephan Zweig, *Montaigne*, Quadrige, Presses universitaires de France, 2009.

## Autour de 1533, les prémices

Les années 1492 et 1494 ont eu une profonde influence sur l'époque de Montaigne. Elles correspondent à l'expulsion de juifs de la péninsule ibérique, suivie par le traité de Tordesillas : l'Espagne catholique se ferme à l'étranger et affirme ses prétentions sur le Nouveau Monde. Par la suite, l'Europe chrétienne se transforme, affirme ses visées conquérantes, son intolérance et se déchire en des rivalités mercantiles. L'exacerbation des idéologies rivales trouve son aboutissement dans la Contre-Réforme à partir de 1560.

L'empereur Charles Quint mène sur le sol italien de nombreuses guerres contre la France et son compétiteur François 1<sup>er</sup>. Ainsi, en 1529, après avoir été fait prisonnier à la bataille de Pavie, François 1<sup>er</sup> renonce à l'Italie, à la Flandre et à l'Artois : c'est la *Paix des dames* qui signe la fin de la deuxième campagne d'Italie. Bien que ses troupes aient saccagé Rome et qu'il ait emprisonné le pape Clément VII, Charles Quint finit par s'allier le Saint-Siège. Il combat l'Empire ottoman et son sultan, Soliman le Magnifique. En 1535, il remporte une importante victoire à Tunis contre Khayr ad-Din Barberousse.

De nombreux événements déterminants se produisent en cette période de 1533, année de la naissance de Michel de Montaigne.

La date du 19 octobre 1532 marque le passage de la comète de Halley. L'année 1533 a d'ailleurs été considérée par certains, dont l'anabaptiste Melchior Hoffmann, comme l'année de la fin du monde.

Copernic énonce la théorie de l'héliocentrisme et, en 1543, il publie son traité *Des révolutions des sphères célestes*.

En 1532 débute la conquête de l'Empire inca par Francisco Pizarro. À cent quatre-vingt-trois hommes contre quarante mille, il s'empare du souverain Atahualpa et extorque une fabuleuse rançon d'or avant de le faire exécuter.

Le navigateur Jacques Cartier, parti de Saint-Malo en 1534, aborde la terre canadienne en cherchant un passage vers les Indes. Lors d'une seconde traversée, il remonte l'embouchure du Saint-Laurent et explore les sites des futures villes de Montréal (*Hochelega*) et de Québec.

Le 25 janvier 1533, Henri VIII d'Angleterre épouse secrètement Anne Boleyn qui est couronnée le 1<sup>er</sup> juin, et dont il aura une fille, Elisabeth (la future Elisabeth I). Suite à la menace d'excommunication d'Henri et de son épouse, l'Église d'Angleterre se sépare de l'Église catholique le 11 juillet 1533.

Le 28 octobre 1533, Henri d'Orléans, le futur Henri II, épouse Catherine de Médicis.

1533 marque le début de la mise à l'Index des écrits d'Erasmus. Il est déclaré ennemi public de l'Église romaine.

En 1534 éclate l'affaire des Placards : des affiches réformées contre la messe sont placardées dans le château d'Amboise. François 1<sup>er</sup> fait procéder à des arrestations et à des exécutions de réformés. C'est le début de la répression du protestantisme en France.

La Compagnie de Jésus est fondée à Montmartre en 1534.

C'est en 1532 que Nicolas Machiavel édite à Florence *Il Principe*. Il dédie à Laurent de Médicis ce traité de politique qui explique comment devenir prince et le rester.

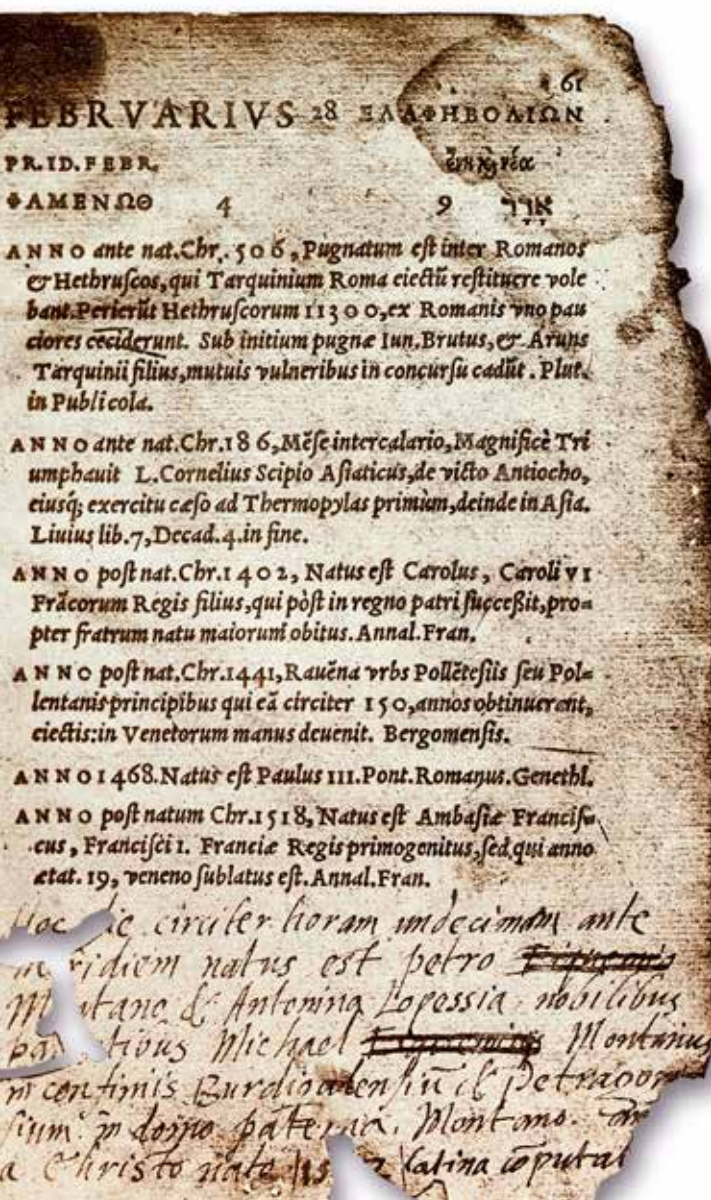
François Rabelais publie *Pantagruel* en 1532 et *Gargantua* en 1534 sous le pseudonyme anagrammatique d'Alcofribas Nasier.

Le poète italien L'Arioste, auteur de *Orlando Furioso*, meurt le 6 juillet 1533, à l'âge de cinquante-neuf ans, comme ce fut le cas pour Montaigne.

Palestrina naît en 1526 tandis que Roland de Lassus voit le jour à Mons en 1532. Thomas Tallis est nommé organiste au prieuré bénédictin de Douvres en 1531. En 1528 naît à Vérone Paolo Caliari, dit Véronèse.

En 1530, le médecin poète italien Jérôme Fracastor invente le mot syphilis et l'appelle le mal français. Plus tard, au gré des retours d'expédition aux Amériques et des guerres, on l'appelle tour à tour le mal espagnol, le mal anglais ou le mal allemand.

Sur le plan sportif, se déroule le 17 février 1530 une épreuve des plus étranges. Les Florentins, après avoir proclamé la création de leur république, sont assiégés par les troupes de Charles Quint. Affamés et affaiblis, ils ne renoncent cependant pas aux festivités du carnaval et livrent leur match de *calcio* sur la place Santa Croce, sous les yeux des assaillants qui les bombardent.



« Je naquis entre onze heures et midi le dernier jour de Février, mil cinq cent trente-trois, comme nous comptons à cette heure, commençant l'an en Janvier. Il n'y a justement que quinze jours que j'ai franchi trente-neuf ans, il m'en faut pour le moins encore autant : cependant s'embarrasser à penser de chose si éloignée, ce serait folie. »

*Essais I, chapitre 20, « Que philosopher c'est apprendre à mourir. »*

Michel Eyquem de Montaigne naquit le 28 février 1533, au château de Montaigne, à l'instar de son père Pierre. L'année de sa naissance ne fut pas 1532 comme on pouvait le compter avant 1564 et tel qu'il l'indiqua dans deux éditions des *Essais* (1582 et 1587) : la réforme du calendrier ordonnée par le roi Charles IX était rétroactive. L'année ne débutait plus à la date lunaire et, par conséquent, variable de Pâques (entre le 22 mars et le 25 avril) mais chaque 1<sup>er</sup> janvier comme c'est encore l'usage. Né en février, Montaigne fut obligé d'ajuster d'un an la date de sa naissance.

Un extrait du livre de raison (*Éphémérides* de Beuther) de la famille Montaigne. Cette note a été écrite postérieurement à l'événement qu'elle relate et est de la main de Pierre de Montaigne.

*Hoc die circiter horam undecimam ante Meridiem natus est Petro Eyquemio Montano Antonina Lopessia nobilibus Parentibus Michael Eyquemius Montanus In confiniis Burdigalensium & Petrogorensium in domo paterna, Montano, anno A Christo nato 1533 latina computatione.*

*Aujourd'hui, vers la onzième heure avant Midi, est né de nobles parents Pierre Eyquem de Montaigne et Antoinette de Loupes, Michel Eyquem de Montaigne, sur les confins du Bordelais Et du Périgord, dans la maison paternelle de Montaigne, l'an du Christ 1533, selon le comput Romain.*



▲  
Façade nord-ouest du château de Montaigne avec sa belle terrasse du xvi<sup>e</sup> siècle.



## Papessus

« *Le bon père que Dieu me donna, qui n'a de moi que la reconnaissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoya dès le berceau nourrir à un pauvre village des siens, et m'y tint autant que je fus en nourrisse, et encore au-delà : me dressant à la plus basse et commune façon de vivre... Son humeur visait encore à une autre fin : de me rallier avec le peuple, et cette condition d'hommes, qui a besoin de notre aide, et estimait que je fusse tenu de regarder plutôt, vers celui qui me tend les bras, que vers celui qui me tourne le dos. Et fut cette raison, pourquoi aussi il me donna à tenir sur les fonts, à des personnes de la plus abjecte [modeste] fortune, pour m'y obliger et attacher.* »

*Essais III, chapitre 13, « De l'expérience ».*

Michel est aussitôt mis en nourrice dans un hameau dépendant de la seigneurie et nommé Papessus. Le village doit son nom à une famille originaire du Limousin qui avait dû s'établir au Périgord vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle pour repeupler la région suite aux désastres de la guerre de Cent Ans. Mais pour l'ancien curé de la paroisse Saint-Michel, Joseph Neyrac, Papessus emprunte son nom à une famille riche qui l'habitait au xiv<sup>e</sup> siècle. Jean de Papessus, dit le Gros, aurait échangé le hameau avec Grimon Eyquem contre une terre de la paroisse Saint-Michel, appelée le Mayne. Papessus est un village perdu dans la forêt de Bretonnard, à une poignée de kilomètres du château.

Joseph Neyrac nous décrit les difficultés qui guettent le voyageur désireux de s'y rendre.

On n'y pouvait aborder, il y a seulement 50 ans. Les chemins qui en foraient le seuil n'étaient sillonnés que par des charrettes dont les roues lourdes et grinçantes avaient creusé inégalement les ornières. Il fallait passer la Lidoire sur un pont branlant de planches et d'arbres couchés en travers. L'élasticité de ces poutres donnait, en y posant le pied, la sensation d'une danse auvergnate. Tandis qu'en hiver la crue des eaux entraînait charpentes et planches comme un fêtu de paille. Le voyageur s'engouffrait ensuite dans des bois de pins, où les loups hurlaient la nuit, près du Fourquet, et où les renards,

à la conscience large, dévoraient en paix les poules volées à Pagnac. Ces forêts sont encore debout, et rien n'est plus pénétrant que leur retraite. Quand le vent du nord siffle sur leur tête, on entend une harmonie sombre et mystérieuse. Papessus, aujourd'hui, est à cheval sur la route de Montpeyroux à Saint-Michel, dans une oasis où coulent de fraîches fontaines. [...] La tradition montre encore la maison du garde où Michel vécut ses premières années.<sup>1</sup>

Alexandre Nicolai, un fervent biographe de Montaigne, est venu se recueillir dans le hameau :

J'aborde enfin Papessus, un groupe de mesures décrépies, de granges, d'appentis enchevêtrés les uns dans les autres et s'épaulant comme pour s'éviter de crouler ; par côté, deux logis habités seulement. [...] De la métairie où l'on m'assure que Montaigne a été allaité, il ne subsiste plus que l'un des quatre murs engagé en partie dans une autre bâtisse ; il y subsiste ce qui en avait été la porte d'entrée, étroite, basse, avec sur le côté une petite fenêtre, aveuglée, à un seul vantail. Au dessus, dans le grenier, s'ouvre une sorte de fente en meurtrière. Ce qui fut le logis du père nourricier de Montaigne n'est plus qu'un misérable hangar.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Joseph Neyrac, *Montaigne. Le château, Montaigne intime, Pierre Magne, la Paroisse, Bergerac*, Imprimerie Générale du Sud-Ouest (J. Castanet), 1904.

<sup>2</sup> Alexandre Nicolai, *Montaigne intime*, Paris, Éditions Montaigne, Aubier.

◀ Un point d'eau sur la Lidoire, à proximité du château, surplombé d'un pont branlant fait de planches, qui donnait la sensation d'une danse auvergnate.

Une oasis où coulent de fraîches fontaines. Le petit édifice en pierre abrite la *fontaine de Montaigne*. ▶





▲ Papessus était formé d'un « groupe de masures décrépies, de granges, d'appentis enchevêtrés les uns dans les autres ». Certains murs de maisons incendiées durant les guerres de religion servent de support à diverses constructions.

◀ La maison désignée par la tradition où Michel de Montaigne fut mis en nourrice.



◀ Un banc de pierre près de la *fontaine de Montaigne*.



▲  
Papessus est situé à l'orée de la forêt de Saint-Cloud ou forêt de Brétenor (Bretonnard). Michel de Montaigne en fera l'acquisition en 1582. Il y chassa et offrit à Henri de Navarre, futur Henri IV, le plaisir d'y courir le cerf.

► « De la métairie, [...] il subsiste ce qui avait été la porte d'entrée, étroite, basse, avec sur le côté une petite fenêtre, aveuglée, à un seul vantail. Au-dessus, dans le grenier, s'ouvre une sorte de fente en meurtrière. » (Alexandre Nicolai, *Montaigne intime*)



## Premières années au château

Vers l'âge de trois ans, Michel quitta l'humble chaumière de Papessus et regagna le manoir familial où allait commencer son apprentissage de gentilhomme. Pierre de Montaigne se préoccupait beaucoup de l'éducation de son fils. Pour le familiariser dès son plus jeune âge à la langue latine, il le confia à un pédagogue allemand, sans doute nommé Horstanus, qu'il fit venir exprès. Celui-ci ne devait que parler latin à l'enfant. De même, la famille, les domestiques, valets ou chambrières, apprirent quelques mots latins suffisants pour se faire comprendre et communiquer avec le petit Michel.

*Avant le premier dénouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, [...], du tout ignorant de notre langue, et très bien versé en la Latine. Cettui-ci, qu'il avait fait venir exprès, et qui était bien chèrement gagé, m'avait continuellement entre les bras. [...] Quant au reste de sa maison, c'était une règle inviolable, que ni lui-même, ni ma mère, ni valet, ni chambrière, ne parlaient en ma compagnie, qu'autant de mots de Latin, que chacun avait appris pour jargonner avec moi.<sup>3</sup>*

Pour éviter un réveil trop brutal, c'était un joueur d'épINETTE, loué tout exprès, qui tirait Michel du pays des songes...

<sup>3</sup> *Essais I*, chapitre 26, « De l'institution des enfants, à Madame Diane de Foix, comtesse de Gurson ».

Façade nord-ouest du château. ►



# La famille Eyquem

« *Je suis né d'une famille qui a coulé sans éclat, et sans tumulte. Et de longue mémoire, particulièrement ambitieuse de prud'homie.* »

*Essais III*, chapitre 10, « De ménager sa volonté ».

Le nom d'Eyquem est très commun dans le Bordelais et dans le Médoc. Il désigne plusieurs localités parmi lesquelles les Eyquem à Mérignac et, près de Langon, le célèbre château Eyquem, dont le nom s'écrit aujourd'hui : Yquem.

Les origines lointaines du nom sont fort contestées. Pour Jean-François Payen<sup>4</sup>, le nom est purement flamand (*Eckem*) ou anglais (*Oakham*). *Ecke*, en flamand, *eiche*, en allemand, et *oak*, en anglais, signifient chêne. *Hem*, *heim* et *hame* signifient hameau. *Eckem* signifierait donc le hameau du chêne. Montaigne lui-même se prononce vaguement à ce sujet : « Et si les miens se sont autrefois surnommés Eyquem, surnom qui touche encore une maison connue en Angleterre<sup>5</sup>. » On donne également une étymologie germanique formée sur les racines *aic*, *aig* (possession) et *helm* (casque).

Les recherches de Théophile Malvezin<sup>6</sup> sur les titres de propriété et les actes familiaux permettent néanmoins d'affirmer que le berceau des Eyquem se situe autour de Blanquefort dans le Médoc. C'est près de Blanquefort qu'ont vécu le père et la mère de Ramon Eyquem (arrière-grand-père de Michel de Montaigne) ; c'est dans l'église de Saint-Martin de Blanquefort qu'ils sont ensevelis. Près de la Jalle, sur le bord du fleuve, dans le lieu qui s'est appelé Bouglon puis la Grange de Montaigne, se trouvait une maison d'habitation de Ramon Ayquem. C'est dans le triangle entre le Taillan, Eysines et Blanquefort que la famille Eyquem a étendu ses possessions et ses domaines seigneuriaux quand la fortune a souri aux marchands de Bordeaux en la rue de la Rousselle.

<sup>4</sup> Jean-François Payen, *Documents inédits sur Montaigne I-IV* [1847-1856], Genève, Slatkine reprints, 1970.

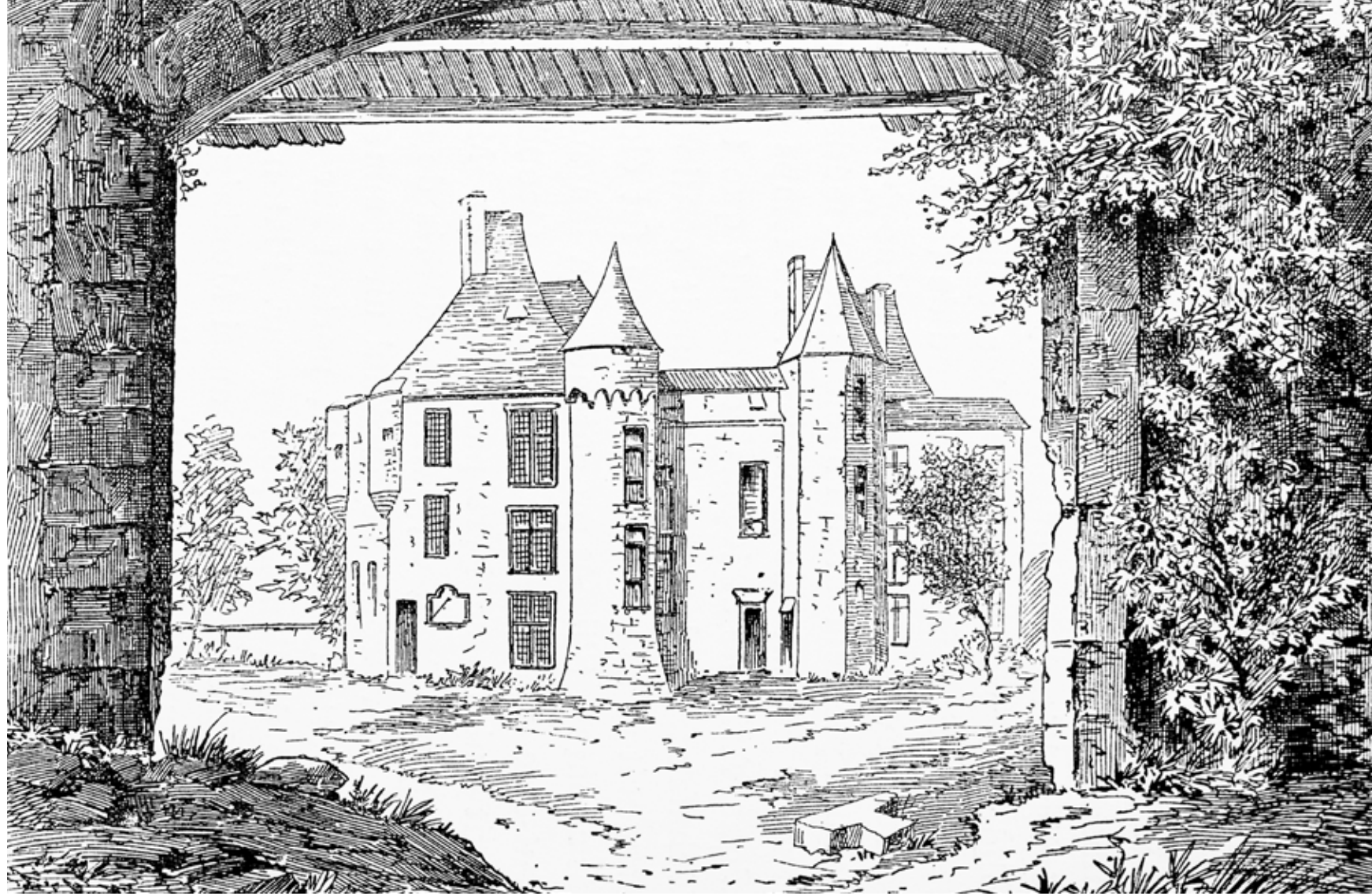
<sup>5</sup> *Essais II*, chapitre 16, « De la gloire ».

<sup>6</sup> Théophile Malvezin, *Michel de Montaigne, son origine, sa famille*, Bordeaux, Charles Lefebvre, 1875.

◀ Une tour de la forteresse de Blanquefort. Ce château existe depuis le XI<sup>e</sup> siècle, ce qui en fait le plus ancien château fort en pierre de Gironde. Les premiers textes évoquent *Blanqua fortis*, c'est à dire le *fort blanc*. En effet, la blancheur des pierres au milieu des marécages avait marqué les esprits à une époque où même les églises étaient encore construites de manière provisoire, c'est-à-dire en bois. De là vient le nom de la forteresse et du village dont sont issus les Eyquem.

Les toits du quartier Saint-Michel à Bordeaux, vus de la flèche de la basilique Saint-Michel, à proximité de la rue de la Rousselle. Les tourelles aménagées sur les toits permettaient aux guetteurs de repérer au plus vite l'arrivée au port des navires marchands.





À Bordeaux, les Eyquem tenaient depuis des siècles un comptoir dans le quartier portuaire de la Rousselle, d'où ils expédiaient du poisson salé à l'étranger. Ils possédaient trois maisons dans la rue de la Rousselle et ont donné leur nom à la rue où deux d'entre elles avaient un débouché : la rue de Sarlac est devenue la rue Montaigne.

Pierre Eyquem de Montaigne, père de Michel, tenait la terre de Montaigne de son grand-père Ramon et de son père Grimon, négociants en poisson séché, produits colorants (le pastel) et vins de Bordeaux. Pierre fut le premier à naître au château : il assura la transition entre cette bourgeoisie du haut négoce et la noblesse terrienne.

En effet, c'est à l'âge de soixante-quinze ans que Ramon Eyquem achète à son suzerain, l'archevêque de Bordeaux, le château de Montaigne. La prise de possession de la maison noble était à l'époque symbolisée par une cérémonie rituelle. Ramon pénétra dans la maison noble en compagnie de Guillaume Duboys, le précédent possesseur, *per la porte de dabant de lo deyto mayson*. Celui-ci en sortit quelques instants après. Au contraire,

Ramon y resta, ferma la porte aux verrous, se fit servir par les gens de l'office, y but et y mangea tant qu'il lui plut. Désormais, la maison faisait partie de ses biens ; elle fut jusqu'à la fin attachée à la prospérité de sa famille.

Son fils Grimon se contenta de jouir de l'héritage paternel, il accrut la fortune et laissa le vieux château dans un semi-abandon. Grimon fut cependant le premier de la famille à exercer une charge administrative, celle de jurat de la ville, et il put s'intituler bourgeois et marchand de Bordeaux.

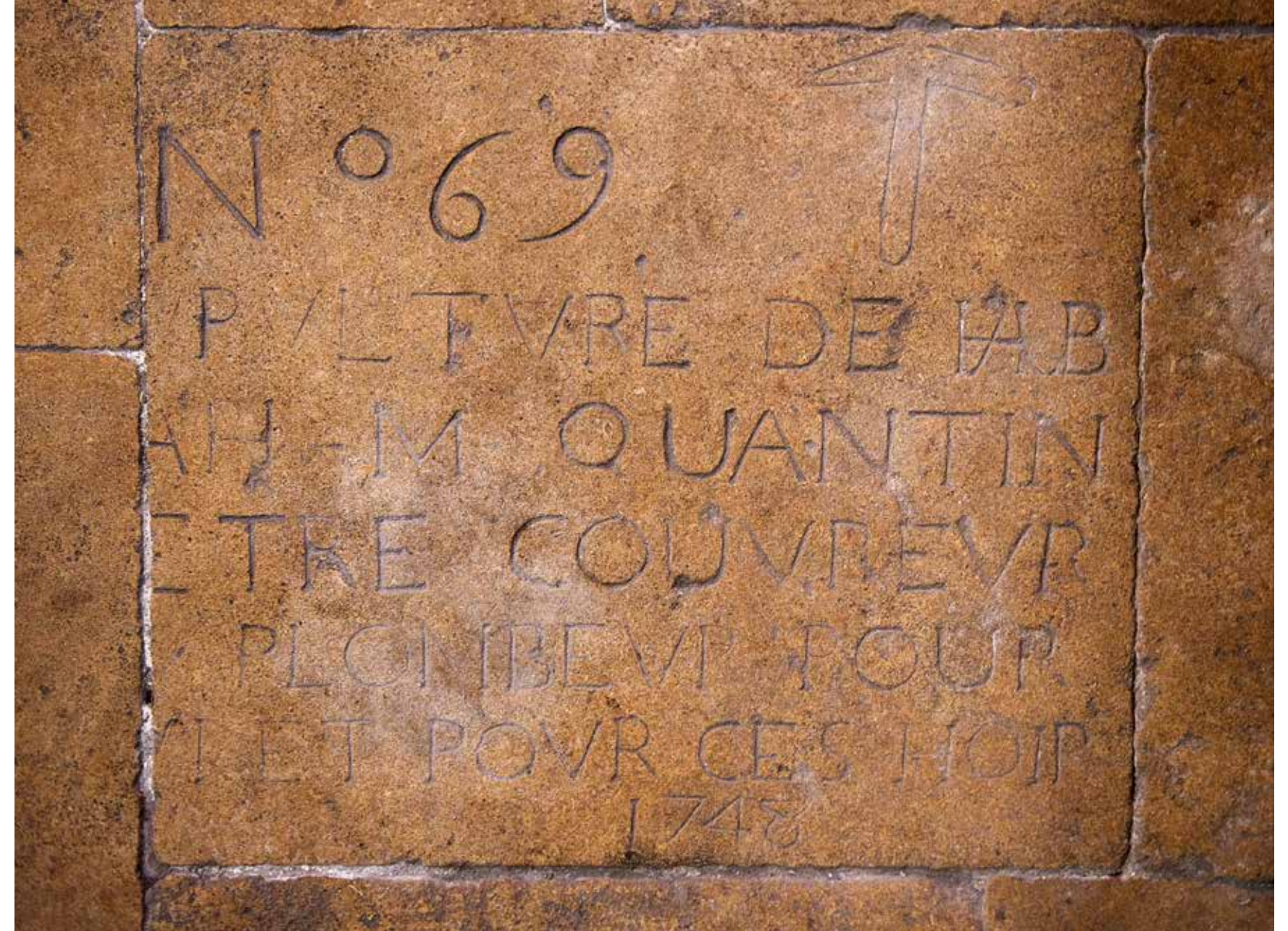
Ramon et Grimon Eyquem furent enterrés dans la basilique Saint-Michel de Bordeaux, dans la chapelle Saint-Cloud. Cette chapelle n'existe plus : lorsqu'on débarrassa la basilique de toutes les maisons qui s'y trouvaient adossées, on détruisit, en même temps, la petite chapelle en saillie sur la muraille extérieure de la façade nord. Elle avait son entrée dans le sanctuaire du Sacré-Cœur, dont une grille la séparait. C'est là aussi que reposaient les cendres des bienfaiteurs de l'ancienne chapelle Saint-Marc, entre autres celles d'un de Montaigne, seigneur de Bussaguet et conseiller au Parlement de Bordeaux.



▲ La basilique Saint-Michel vue de la flèche.

◀ Le château de Montaigne avant sa restauration, vu de la porte d'entrée et de la cour (d'après une gravure extraite de *Montaigne. L'homme et l'œuvre* de Paul Bonnefon).





▲ Sous les pavages de la basilique Saint-Michel sont enterrés de nombreux fidèles : cette coutume date du haut Moyen Âge. Certaines pierres simplement numérotées gardent l'anonymat. Celle-ci laisse apparaître l'inscription : *Sépulture de M. Quantin, couvreur plombier et pour ces hoir 1748*. Le dessin d'un outil, probablement un marteau, est gravé à côté du chiffre 69. Cette plaque est située près d'un pilier, ce qui explique sa conservation.

◀ Contre un pilier de la nef et du bas-côté nord, à hauteur du transept, se trouve adossée une *Piéta* en pierre. Cette œuvre du xv<sup>e</sup> siècle est de belle dimension. Elle provient de l'ancienne chapelle des Cordeliers.

Détails du groupe de la *Piéta* ▶



Pierre Eyquem opta pour l'activité de soldat et accompagna le roi François I<sup>er</sup> dans la guerre d'Italie où il acquit le titre de sieur de Montaigne. Il revint d'Italie pour rendre hommage à Jean de Foix, archevêque de Bordeaux, sur sa terre noble de Montaigne. Par ce geste solennel, il s'introduisit dans la noblesse et se vit attribuer le titre d'écuyer.

Il transforma le château presque en ruines en une imposante demeure seigneuriale et accrut le domaine en achetant terre après terre et en engageant d'innombrables procès. Il posa les fondements d'une bibliothèque et attira dans sa maison des érudits et des humanistes. Il finit par se faire élire maire de Bordeaux.

Montaigne vénérat son père. Il en dresse un portrait éloquent.

La contenance il l'avait d'une gravité douce, humble et très modeste. Singulier soin de l'honnêteté et décence de sa personne et de ses habits soit à pied, soit à cheval. Monstrueuse foi en ses paroles : et une conscience et religion en général penchant plutôt vers la superstition que vers l'autre bout. Pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droite et bien proportionnée. D'un visage agréable tirant sur le brun. Adroit et exquis en tous nobles exercices.<sup>7</sup>

C'est au retour des guerres d'Italie, où il fut archer dans les compagnies gasconnes, que Pierre épousa Antoinette de Louppes de Villeneuve à l'âge de trente-trois ans.

Michel de Montaigne avait sept frères et sœurs. Il ne cite que ses quatre frères : Thomas, sieur de Beauregard et d'Arsac, qui fut calviniste ; Pierre, seigneur de la Brousse avec lequel il aimait voyager ; le capitaine Arnaud de Saint-Martin, qui fut tué au jeu de paume ; et Bertrand, sieur de Mattecoulon, que Montaigne emmena en Italie, où il fut d'ailleurs emprisonné pour s'être battu en duel. Montaigne ne dit rien de ses sœurs. Jeanne, brillante helléniste, se convertit comme Thomas au calvinisme. Elle épousa Richard de Lestonnac (catholique), un jeune magistrat bordelais. Ils eurent une fille, Jeanne. Celle-ci devint religieuse et fonda la Compagnie de Notre-Dame.

Jeanne de Lestonnac fut canonisée par Pie XII en 1949. Les deux autres sœurs sont Léonor et Marie.

## La famille Lopez de Villanuova

Antoinette de Louppes était la descendante de Mosche Paçagon, un riche juif espagnol de Saragosse qui, après s'être laissé baptiser, se fit appeler Garcia Lopez de Villanuova<sup>8</sup>.

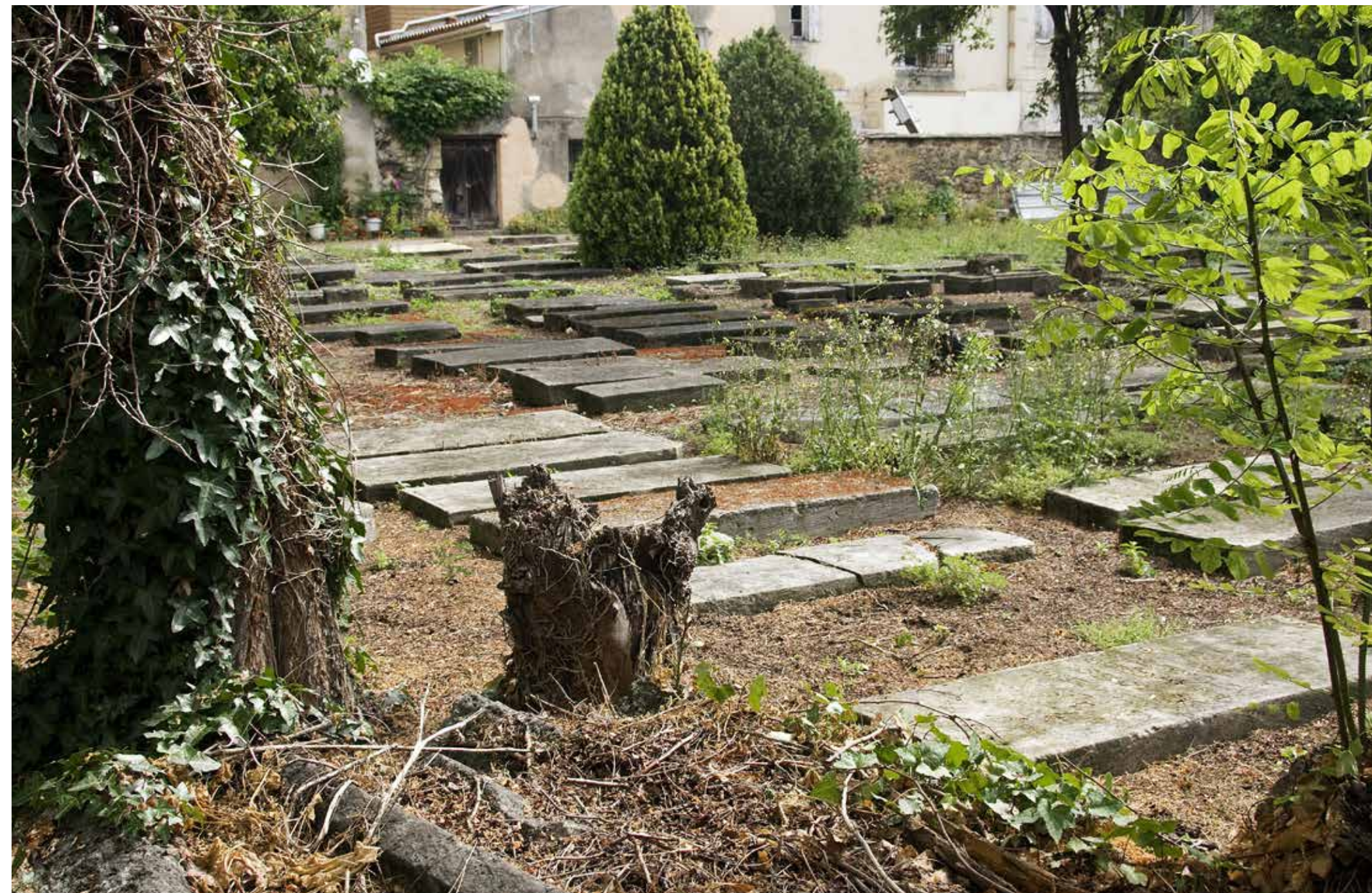
Au temps de l'Inquisition, deux Lopez de Villanuova furent condamnés et brûlés publiquement. Pour la seule année 1391, on évalue à plus de soixante-dix mille le nombre de personnes tuées dans la grande vague des persécutions. À Séville, où commencèrent les massacres, plus de quatre mille juifs périrent. Une partie de la famille Lopez de Villanuova émigra à Anvers et devint protestante. Une autre branche, catholique, émigra à Bordeaux et à Toulouse où la famille se fit appeler Louppes de Villeneuve. Antoinette de Louppes était issue de la branche toulousaine. L'accession à la noblesse des juifs convertis au christianisme apparut comme le seul remède à leur exclusion. Pierre Lopez (Pierre de Louppes de Villeneuve), le père d'Antoinette, s'était converti au christianisme avant même son départ d'Espagne. À Toulouse, il épousa Honorette Dupuy, une jeune fille de souche catholique, avec qui il eut cinq enfants.

Les Louppes de Villeneuve et les Eyquem de Montaigne, toutes deux familles négociantes, furent amenées à traiter de multiples affaires.

<sup>7</sup> *Essais II*, chapitre 2, « De l'ivrognerie ».

<sup>8</sup> Sophie Jama, *L'histoire juive de Montaigne*, Flammarion, 2001.

Au bout d'une impasse du cours de la Marne se cache le cimetière des *Portugais*. Le terrain où se situe le cimetière fut offert à la communauté par le mécène David Gradis en 1728. Une partie du cimetière contient d'anciennes dalles entassées de manière chaotique : la moitié du cimetière fut détruite par la Wehrmacht durant la Seconde Guerre mondiale pour y établir un entrepôt.





▲ Sur des dalles recouvertes de lichen, on retrouve les noms des grandes familles israélites de Bordeaux, notamment les Lopez.

◀ Le cimetière renferme des tombes de forme prismatique sur lesquelles sont inscrites en hébreu l'identité du défunt, des psaumes et des invocations.



◀ Un ancien canon d'amarrage constitué d'un pieu de chêne surmonté d'un cercle de fer, quai de Paludate, Bordeaux.

## Le port de la lune

Au <sup>xvi</sup> siècle, Bordeaux devait sa prospérité au commerce du vin, du blé et du pastel. Le vin marchand était toujours le vin nouveau de l'année. Il était donc chargé et souvent bu aussitôt après les vendanges. Le vin vieux, c'est-à-dire d'une année ou plus, n'avait aucun rapport avec ce que nous entendons par cette désignation noble méritée grâce aux procédés de sélection, de vieillissement et de vinification postérieurs au <sup>xvi</sup> siècle.

Les exportations de blé aquitain étaient très aléatoires et irrégulières. Les bonnes années, ce blé prenait le chemin de l'Espagne et du Portugal, souvent désolés par la sécheresse. Par contre, l'exportation du pastel connut sa grande époque durant la première moitié du <sup>xvi</sup> siècle. C'est à proximité de Toulouse, dans l'Albigeois et le Lauragais, que le pastel était récolté. Il était concentré à Toulouse et amené à Bordeaux à partir de l'automne. Il était alors acheminé par mer vers Portugaleta et Bilbao ainsi que vers les grandes régions manufacturières de Flandre et d'Angleterre, dont les draps lui devaient cette couleur bleu clair, bleu foncé ou verte.

Les navires qui remontent la Garonne sont plus petits que leurs devanciers médiévaux. Le navire courant du <sup>xvi</sup> siècle porte quarante à cinquante tonneaux, la nef médiévale en portait de quatre-vingts à cent. Ces petits navires étaient plus maniables et faciles à exploiter avec un équipage réduit (de trois à dix matelots). Ils s'adaptaient parfaitement à un trafic côtier incertain et diffus. Les longues traversées n'étaient pas interdites : des bateaux de trente tonneaux rejoignaient Terre-Neuve et les caravelles portugaises lancées au-delà du cap de Bonne-Espérance ne dépassaient pas soixante tonneaux.

La nécessité de maintenir les navires étrangers à distance sous le commandement du premier Château-Trompette et le besoin de nouveaux mouillages expliquent la migration des installations portuaires vers l'aval, dans la courbe du fleuve. Ceci allait justifier l'appellation de « port de la lune ». Situées en aval des vieux ports de la Rousselle et du Pont-Saint-Jean qui accueillaient les importations de blé, de poisson et de drap, ces installations représentent une évolution du port de Bordeaux. Ainsi, de part et d'autre d'une chapelle de Chartreux se sont construits des chais de bois ou de pierre, certains incluant une habitation. Les plus grands noms du commerce, dont les Eyquem et leur allié Antoine Lopez de Villeneuve, furent associés aux chais des Chartreux.

Le seul navire existant de cette époque était le Vasa. Ce bâtiment de guerre coula dans la baie de Stockholm lors de son voyage inaugural le 10 août 1628, à 300 m de son point de départ. Les causes du naufrage sont imputées à un défaut de construction qui rendait ce navire expérimental très instable, à tel point qu'un vent de force moyenne a suffi à le faire chavirer.

Le Vasa a été conservé pour deux raisons. D'une part, le taret (un mollusque bivalve), qui normalement dévore les bateaux de bois, était absent en mer Baltique. D'autre part, l'eau du chenal de Stockholm a été fortement polluée jusqu'à la fin du <sup>xx</sup> siècle. L'environnement était si toxique et hostile que même les plus résistants des micro-organismes qui décomposent le bois avaient des difficultés à survivre.

La préservation du navire constituait un défi permanent : pour ralentir sa destruction, le Vasa était conservé dans la pénombre à un taux d'humidité de 55 %.



► Une vue du flanc tribord du Vasa. On distingue les haubans, les deux niveaux des sabords avec leurs mantelets relevés, destinés à faire passer les canons. C'est par ces ouvertures que l'eau s'engouffra lorsque le voilier donna de la gîte : le Vasa avait une voilure et une charge surdimensionnées (Vasamuseet, Stockholm, Suède).



Embarcations du XVI<sup>e</sup> siècle telles que nous pouvons les voir dans la galerie des cartes géographiques des musées du Vatican. Cette galerie, longue de 120 m et large de 6 m, est décorée de quarante cartes géographiques représentant les régions et les îles d'Italie. L'entreprise fut commanditée par le pape bolonais Grégoire XIII Boncompagni et achevée en 1581. Montaigne put admirer cette galerie en création durant son séjour à Rome. Parmi les artistes ayant participé au projet, on citera Girolamo Muziano, Cesare Nebbia, les deux frères flamands Mattheus et Paul Brill, des paysagistes notoires, et Giovanni Antonio Vanosino da Varese, spécialiste des reproductions cartographiques.

## Maison familiale

C'est au n° 23 de la rue de la Rousselle que Pierre Eyquem habita de 1519 jusqu'à sa mort en 1568, continuant le commerce des vins et des plantes tinctoriales. C'est là que, pendant de longues années, il exerça des charges municipales : jurat, prévôt de la ville, sous-maire et maire.

Son fils n'avait donc que quelques pas à faire pour se rendre au collège de Guyenne. Nicolai, dans son *Montaigne intime*, se basant sur d'anciennes cartes, se plaît à décrire les itinéraires. En voici l'un d'eux :

Débouchant de la rue de la Rossella dans celle du Putz deus Cazaus, on remontait cette dernière jusques à tourner à gauche dans la rue Entre-dos-Murs, d'où après avoir longé la clôture du cimetière de Sent-Elegi, l'on arrivait au pied même des deux grosses tours intérieures de la Porte du même nom, tout contre la Maison de ville ; traversée la rue St-Jacmes, on entrait dans la rue de Guienne ou de Grammaire dans laquelle, sur main droite, à moins de cinquante pas, s'ouvrait la porte du Collège.<sup>9</sup>

On présume que Montaigne, jeune conseiller au Parlement, revint dans la maison paternelle, qu' il s'y maria en 1565 et que le jeune couple y établit son domicile conjugal. Michel et Françoise de la Chassaigne y vécurent probablement les cinq meilleures années de leur mariage. Montaigne y résidait en 1568 au moment de la mort de son père. Par l'acte de partage de la succession de Pierre de Montaigne, le fils aîné, Michel, héritier universel, apportionnait chacun de ses frères, mais, dans ces apportionnements, n'étaient comprises ni la maison seigneuriale de Montaigne ni la maison paternelle de la rue de la Rousselle, qui restèrent par conséquent les propriétés de Michel.

Michel de Montaigne continua d'y habiter jusqu'en 1570, date à laquelle il démissionna de sa charge de conseiller au Parlement de Bordeaux. À partir de ce moment, il apparaissait plus souvent à Montaigne qu'à Bordeaux.

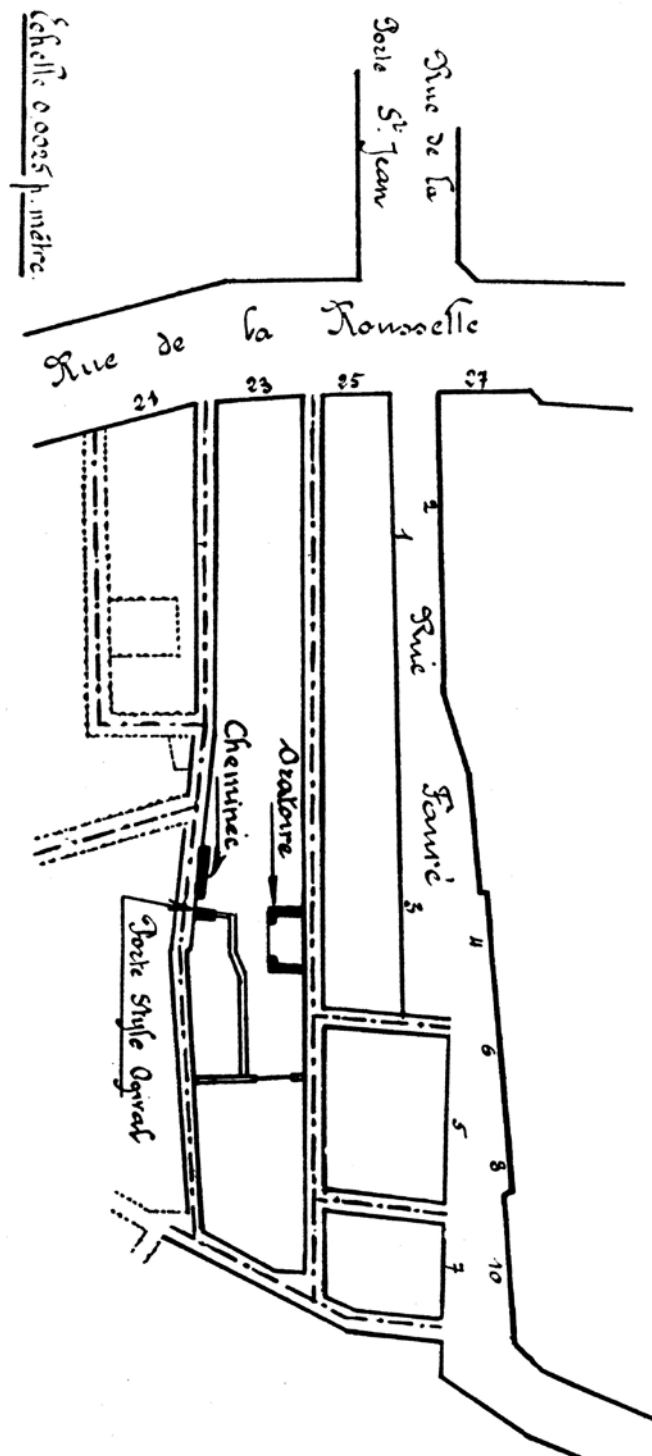
En 1581, Michel de Montaigne fut élu maire de Bordeaux. Des actes émanés de lui permettent de conclure qu'il avait conservé dans cette ville son domicile au moins officiel. Rien ne peut faire supposer que ce domicile fut autre que la maison de famille.

<sup>9</sup> Alexandre Nicolai, *Montaigne intime*, op. cit.

◀ Rue de la Rousselle : un heurtoir original.

La maison de Montaigne occupait les n° 23 et le 25 (café Cardinal). Au <sup>xx</sup>e, les antiques bâtiments de Bordeaux ont, pour la plupart, été détruits pour faire place à de nouvelles habitations. Néanmoins, le 23, un ancien garage, contient des restes archéologiques de la maison familiale des Montaigne. ▶





Selon Malvezin<sup>10</sup>, l'habitation des Montaigne se trouvait au nord de la rue de Montaigne et au sud de la maison appartenant en 1782 à M. de Navarre, conseiller au Parlement. Elle aurait également appartenu à David de Junquiéras en 1471. Ces maisons portent aujourd'hui les n° 1 et 3 dans la rue Fauré et les n° 23 et 25 dans la rue de la Rousselle. Le nom de la rue de Montaigne a été remplacé par celui de rue Fauré, emprunté à un modeste pharmacien.

Aux n° 23 et 25 rue de la Rousselle, derrière une façade du XIX<sup>e</sup> siècle, bien peu d'éléments de l'époque de Montaigne subsistent. La description des lieux s'appuie largement sur la communication de l'archéologue René Forton qui y habita durant sa jeunesse.

Mais d'anciens souvenirs que je ne puis refouler me sont revenus ; durant vingt-cinq années qui furent celles de ma jeunesse, j'ai habité, vécu, débuté dans la vie en cette même maison qui fut celle de Michel Montaigne et les aîtres m'en sont si familiers que je n'ai pu résister au désir de la faire connaître, non sans être quelque peu étonné qu'elle n'ait encore à ce jour sollicité les pas d'aucun montaniste.<sup>11</sup>

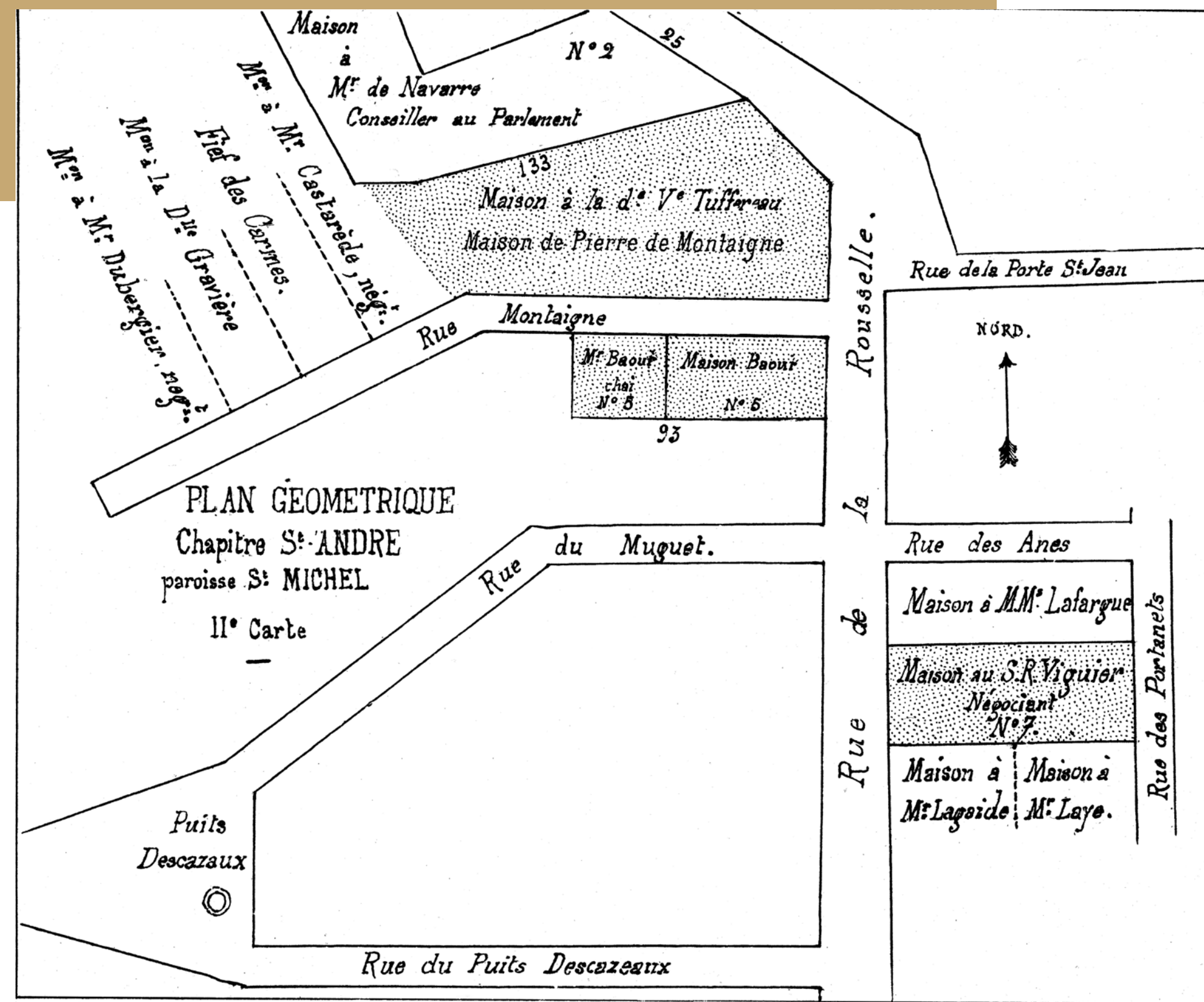
La façade trahit la disposition typique des maisons médiévales conçues à la fois pour la résidence et pour le travail. D'un côté se trouve la large porte d'entrée du magasin. Surmontée d'une fenêtre, elle ouvre sur une salle étirée en longueur qui s'évase vers les espaces résidentiels à l'arrière. Du côté droit de la façade se voit l'entrée piétonne menant par un long couloir à l'escalier qui conduit aux pièces d'habitation, l'étage noble.

Au n° 8 rue de la Rousselle, à deux pas de la maison familiale de Montaigne, vécut l'abbé Maurice Baillet qui participa au déchiffrement des manuscrits de la mer Morte découverts en 1947 en Judée. Il fut le seul membre de l'équipe internationale mobilisée pour la traduction des cent quarante-quatre manuscrits, écrits en hébreu, en araméen et en grec, à avoir terminé sa tâche<sup>12</sup>.

<sup>10</sup> Théophile Malvezin, *Notes sur la maison d'habitation de Michel de Montaigne à Bordeaux*, Bordeaux, Feret et Fils, 1889.  
<sup>11</sup> René Forton, *La maison familiale de Michel de Montaigne à Bordeaux*, Communication faite à l'assemblée générale de la Société archéologique de Bordeaux le 28 avril 1933, Bordeaux, J. Bière, 1935.  
<sup>12</sup> Philippe Prévôt, *Bordeaux secret et insolite*, op. cit.

◀ Le plan de la maison familiale établi par René Forton.

▶ La localisation des maisons des Montaigne dans le quartier de la rue de la Rousselle d'après Théophile Malvezin.



MAISONS DE MONTAIGNE RUE DE LA ROUSSELLE





En pénétrant au n° 23 de la rue de la Rousselle, on se trouve d'emblée dans une sorte d'immense vestibule qui devait constituer l'entrepôt, le magasin des Eyquem. En s'enfonçant davantage dans cette salle obscure, on peut voir qu'à 30 m de la façade sur la droite subsiste une cheminée en pierre de 3 m de large. Aucune trace de sculpture ni sur le linteau ni sur les culots qui le soutiennent, ni tablette ni taque. L'absence de tablette est caractéristique des cheminées antérieures au début du XVII<sup>e</sup> siècle. De chaque côté des jambages dans la partie basse, à 30 cm du sol, étaient pratiquées deux petites niches symétriques pour recevoir un luminaire. Actuellement, seule la niche de gauche est visible.

◀ Le vestibule qui devait constituer l'entrepôt des Eyquem. On y retrouve une imposante cheminée et, dans l'angle, l'ancienne porte aveuglée donnant accès à une tour.

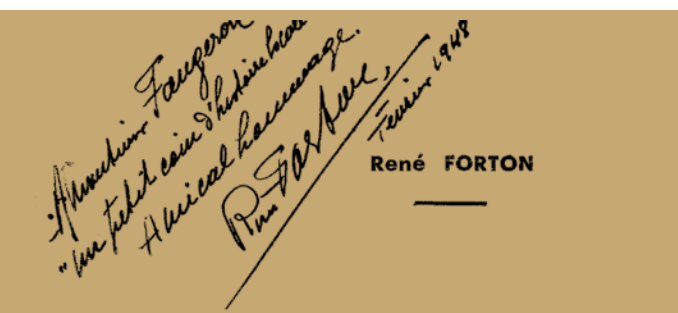
La cheminée familiale est monumentale. Elle est formée d'une volumineuse hotte pyramidale supportée par deux jambages intégrés dans le mur et surmontés de frises. ▶



La maison a longtemps appartenu à un garagiste, Roger Marifons, qui entreprit la restauration des lieux et partagea avec ses clients son intérêt pour son illustre prédécesseur. Cet humaniste, qui se disait « gardien du temple », a accueilli pendant plus d'une décennie les visiteurs curieux d'inspecter ces restes émouvants.

Propriétaire des lieux depuis 1946, il y avait appris l'existence des vestiges anciens dans ce qui était devenu son atelier d'électricité-auto. Il lui fallut deux ans de réhabilitation pour se débarrasser de cent cinquante tonnes de bétonnage qui, depuis les années 1936, avaient enseveli le passé. C'est en 1968 que les restes archéologiques ont revu le jour et ont été mis en valeur par le propriétaire. Les documents encore affichés servaient sans doute de support didactique à monsieur Marifons lorsqu'il s'adressait à ses visiteurs<sup>13</sup>.

13 Laura Willet, « Rue de la Rousselle : domicile conjugal », Nouveau bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne, numéro spécial « Montaigne et sa région », pp. 19-37, IV, 2<sup>e</sup> semestre 2008.



*Dans ce logis vénérable, il se trouve que j'ai passé moi aussi ; j'y ai laissé un peu de moi-même, beaucoup de mon cœur.*

René Forton, *La maison familiale de Michel de Montaigne à Bordeaux.*





◀ Détail d'une des frises supportant la hotte de la cheminée.

Dans l'angle, une porte, aujourd'hui aveuglée, s'ouvrait dans le bas d'une tourelle hexagonale construite à l'extérieur de la maison. La tourelle formait l'angle, son escalier à vis desservant les trois étages de la maison. La cour où elle se trouvait était, à l'origine, commune à plusieurs corps de bâtiments. La porte fut aveuglée lorsque l'escalier à vis cessa de répondre aux besoins de la circulation.

L'encadrement de la porte s'achève avec la pointe de deux arcs brisés formant une élégante ogive au tympan de laquelle deux cœurs sculptés en relief sont opposés, inclinés l'un à droite, l'autre à gauche. Par son arc en anse de panier, cette porte est datable d'entre 1450 et 1520, soit l'époque de Grimon Eyquem.



◀ La porte aveuglée donnant accès à la tourelle et à l'escalier à vis. Reproduction d'un document issu de *La maison familiale de Michel de Montaigne à Bordeaux* de René Forton (photo Panajou).

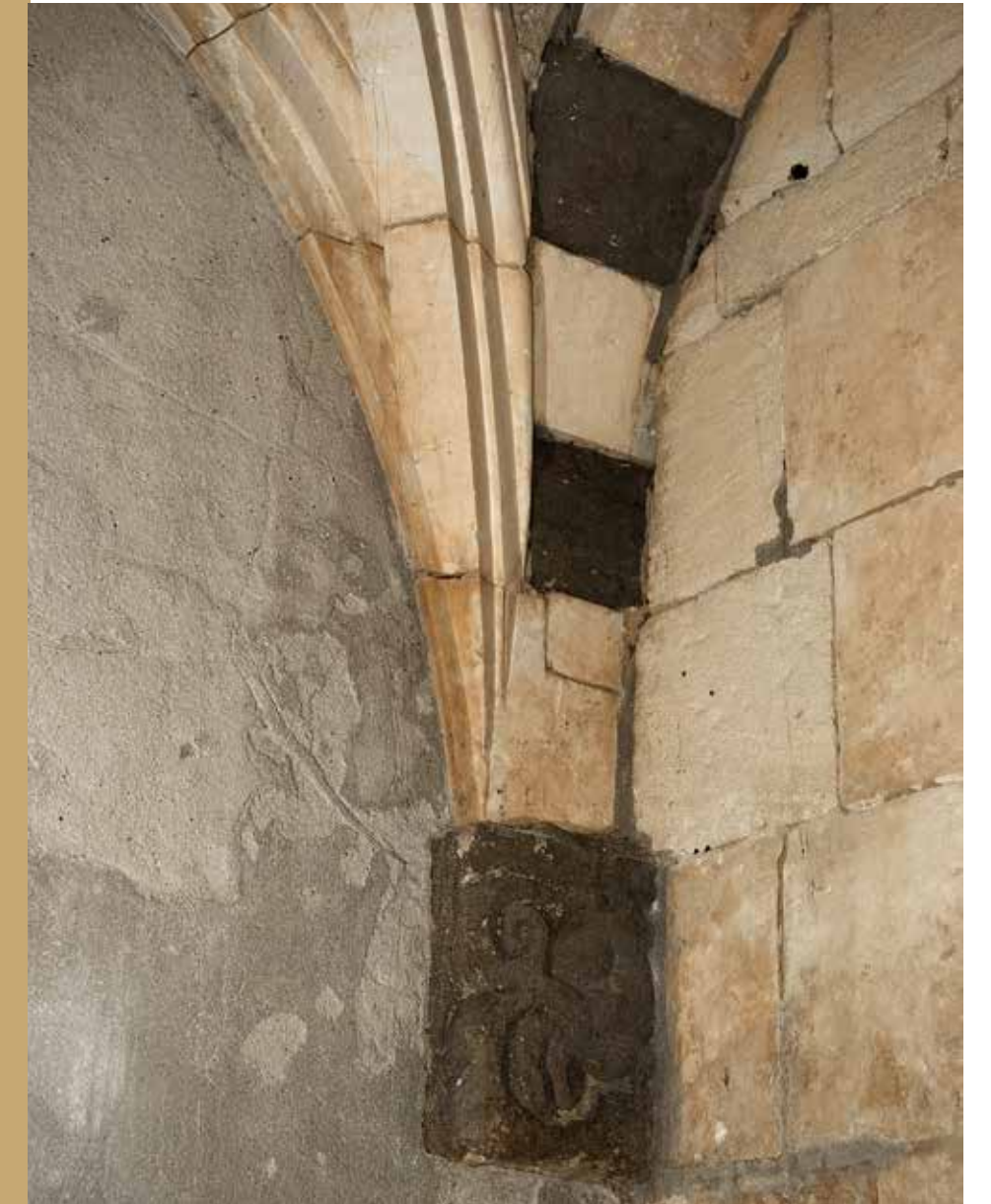
L'élégante ogive de la porte au tympan de laquelle sont sculptés deux cœurs, un motif banal à l'époque. ▶





À gauche de la tourelle se trouve ce qu'on appelle « l'oratoire » ou « la chapelle » d'une superficie de 5 m<sup>2</sup> et d'une hauteur de 3,5 m. On pénètre dans cette « chapelle » par une ouverture de la largeur même du sanctuaire. Cette baie est en forme d'arcade plein cintre dont les voussures sont en pierres de qualité et de grains différents : la pierre blanche du pays alternant en retrait avec une pierre grise qui la déborde de quelques centimètres et dont toutes les parois sont vermiculées. Dans le mur de droite, une ouverture est pratiquée en forme de fenêtre plein cintre. Le plafond est constitué par une voûte en croisée d'ogives à clef pendante sobrement décorée. Les arêtes des voûtes sont décorées de moulures. La partie supérieure du mur de droite est terminée par un arc doubleau en plein cintre. Par son extrémité, l'arc doubleau appuie sur un chapiteau sculpté qui reçoit, en outre, deux arêtes de voûtes.

Cette baie aurait aussi pu servir de porte d'entrée sur la cour d'une ancienne bâtisse annexée au complexe qu'ont formée les 23 et 25 rue de la Rousselle. La première pierre grise à gauche a été travaillée puis insérée dans la base comme une sorte de plaque d'adresse portant des vestiges d'armoiries.



▲ Voûte en croisée d'ogives à clef pendante. On peut y discerner un décor peint : les armes de la maison noble de Montaigne ?

◀ Des vestiges d'armoiries à l'état extrêmement fruste reconnaissables aux deux saillies symétriques qui pourraient bien être les supports d'un écu.

► Détail architectural du petit oratoire : un chapiteau sculpté reçoit un arc doubleau et deux arêtes de voûtes.







N° 18  
Rue Cabirol (Côté Sud)

R. du P. de J<sup>ce</sup>

## Rue des Minimés

L'attention des historiens s'est portée sur une maison de Montaigne qui serait située dans le quartier de l'ancien fort du Hâ.

Il semblerait que ce soit une maison fort méconnue, dans une rue qui a porté successivement sept noms en six cents ans (dont rue du Palais de Justice, précédemment rue des Minimés et auparavant rue du Peugeot) et qui s'appelle actuellement rue du Maréchal Joffre. Au n° 12, au-dessus du restaurant Le Jardin du Hâ, un mur aveugle est surmonté d'une sorte de griffon qui pourrait figurer parmi les sculptures ornant la façade initiale du logis de notre écrivain.

Cette maison est située à l'angle de la rue du Maréchal Joffre et de la rue Cabirol. Se plaçant dans la rue Cabirol, on comprend qu'elle fait partie d'un double corps de bâtiments qui se prolonge à droite par deux échoppes dont l'une, formant une encoignure dans la rue du Maréchal Joffre, est très basse, n'ayant qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse ombragée par les pampres d'un très ancien pied de vigne : Le Jardin du Hâ.

L'intérêt pour cette demeure a été renouvelé par les recherches du docteur Payen<sup>14</sup>. Il avait acquis une farde contenant cent dix-sept pièces portant le titre de *Souvenirs de quelques lieux intéressants de la France, considérés comme berceau ou résidence de personnes illustres par leurs écrits ou leurs talents*.

▲ Gravure reproduite à partir des *Notes sur la maison d'habitation de Michel de Montaigne à Bordeaux* de Théophile Malvezin. On reconnaît à droite du bâtiment la terrasse ombragée par les pampres de l'ancien pied de vigne. Cette maison est actuellement un restaurant, Le Jardin du Hâ.

► Au sommet du mur aveugle, à l'angle de la corniche, on devine une sorte de griffon qui aurait pu orner la façade de la maison de Montaigne.



<sup>14</sup> Jean-François Payen, *Maison d'habitation de Michel Montaigne à Bordeaux*, Paris, J. Techener, 1855.

Cette farde a appartenu à Jean-Charles-Chrysostôme Pecharmant. Ce baron de Vèze était chargé de dessiner les principaux monuments français pour le compte d'un gentilhomme de la chambre du roi, M. de Laborde. Il a peint en 1813 une aquarelle au bas de laquelle il a mis cette indication : « Maison d'habitation de Michel de Montaigne à Bordeaux, en face le fort du Hâ. »

Jean-François Payen prit soin de confier à sa fille Marie la reproduction de cette aquarelle sous forme d'une lithographie.

Ce dernier dessin est surtout précieux, car je ne sache pas que jamais cette demeure ait été reproduite par la gravure ou la lithographie, et comme les changements immenses apportés dans ce quartier de Bordeaux ont à peu près complètement fait disparaître cette habitation, sa reproduction peut être donnée aujourd'hui pour une véritable nouveauté. Le soin extrême apporté à l'exécution de tous les dessins de ce carton ; [...] ; le séjour prolongé que M. de Vèze m'a dit avoir fait dans ce pays (qui étoit le sien, et dont il a dessiné les principaux manoirs), spécialement à Bordeaux et au château de Montaigne, sont un garant que cet artiste amateur s'étoit bien renseigné sur l'habitation du philosophe.<sup>15</sup>

Jean-François Payen se passionna et effectua des recherches : il découvre les mémoires de Aubin Louis Millin relatant sa visite à Bordeaux.

Tout ce qui rappelle la mémoire de Montaigne, est fait pour inspirer l'intérêt. Après avoir révééré sa tombe, j'allai m'incliner devant le lieu où étoit sa maison (Rue des Minimes, n° 17). La porte d'entrée, cintrée en ogive, et une tourelle, sont les seuls restes de cette modeste demeure. Les Bordelais devoient en consacrer le souvenir et en prévenir la destruction, en y plaçant une inscription.<sup>16</sup>

Théophile Malvezin nous livre une description détaillée de l'aquarelle du baron de Vèze :

La maison se présente de trois-quart. La façade a deux fenêtres sur la rue. Le corps de logis, terminé par une tourelle, donne sur une cour ayant pour entrée une porte ogivale encadrée dans des supports en maçonnerie et se continuant à droite par un mur de clôture. Sur le même plan, à gauche, se trouvent deux masures formant encoignure. Au second plan paraît un grand corps de bâtiments peu élevés, se terminant par une tourelle ronde à créneaux. [...] Derrière la maison principale, à droite, s'élèvent de grands arbres ; à gauche et dans le fond, derrière un rideau d'arbres, se dresse l'extrémité du clocher de Pey-Berland.<sup>17</sup>

L'historien Bernadau situe également cette maison à l'emplacement de l'ancien couvent des Minimettes :

Le couvent des Minimettes était rue des Minimes. Nous avons vu les armes de Michel de Montaigne sur la façade intérieure de la porte d'entrée de ce couvent, auquel la famille de ce philosophe avait donné quelque terrain pour le bâtir. Lui-même avait son hôtel sur le côté septentrional du couvent des Minimettes.<sup>18</sup>

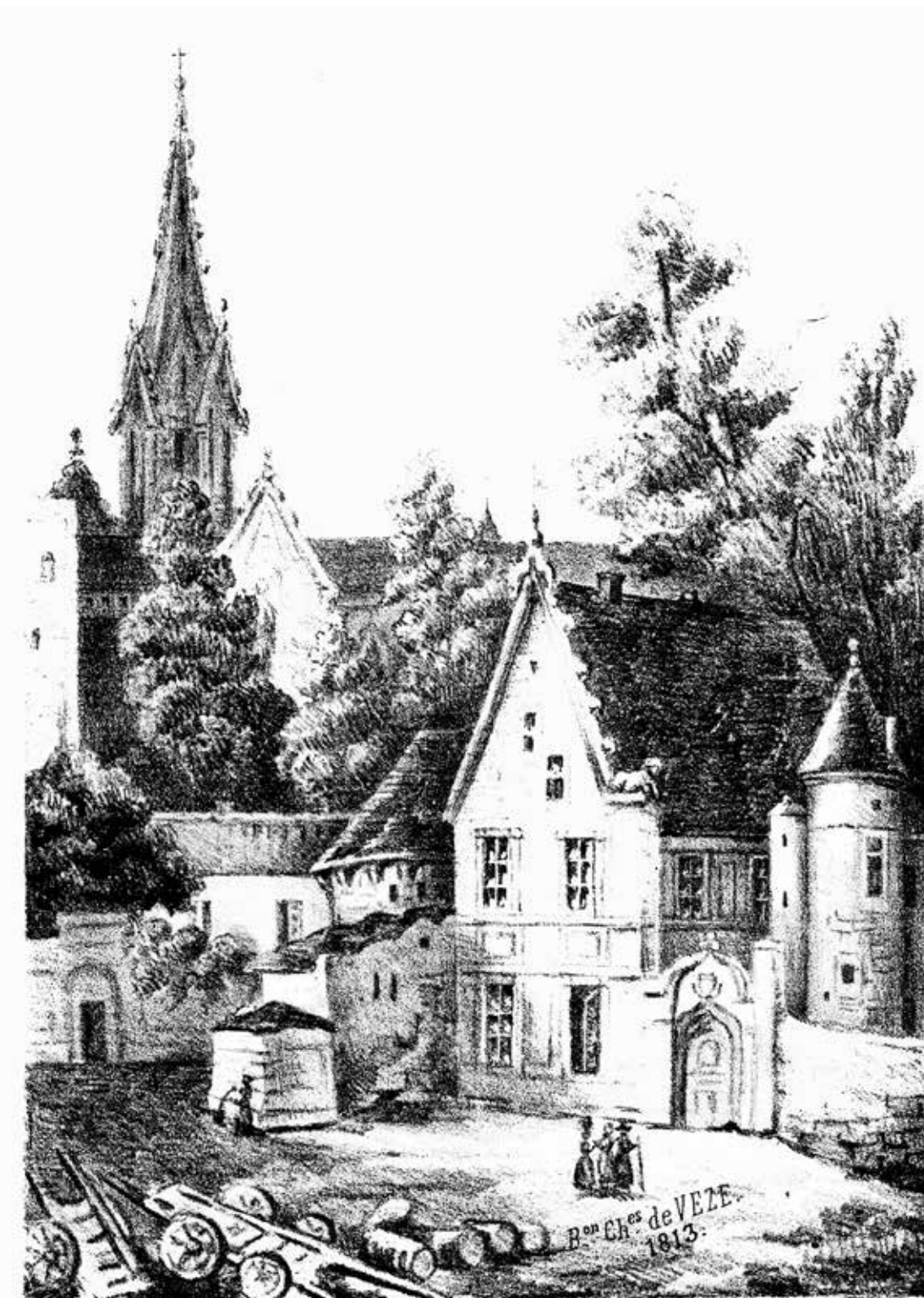
<sup>15</sup> Jean-François Payen, *Maison d'habitation de Michel Montaigne à Bordeaux*, op. cit.

<sup>16</sup> Aubin-Louis Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, T. 4 (2), Paris, Imprimerie nationale, 1811.

<sup>17</sup> Théophile Malvezin, *Notes sur la maison d'habitation de Michel de Montaigne à Bordeaux*, op. cit.

<sup>18</sup> M. Bernadau, *Histoire de Bordeaux*, imprimerie A. Castillon, Bordeaux, 1839.

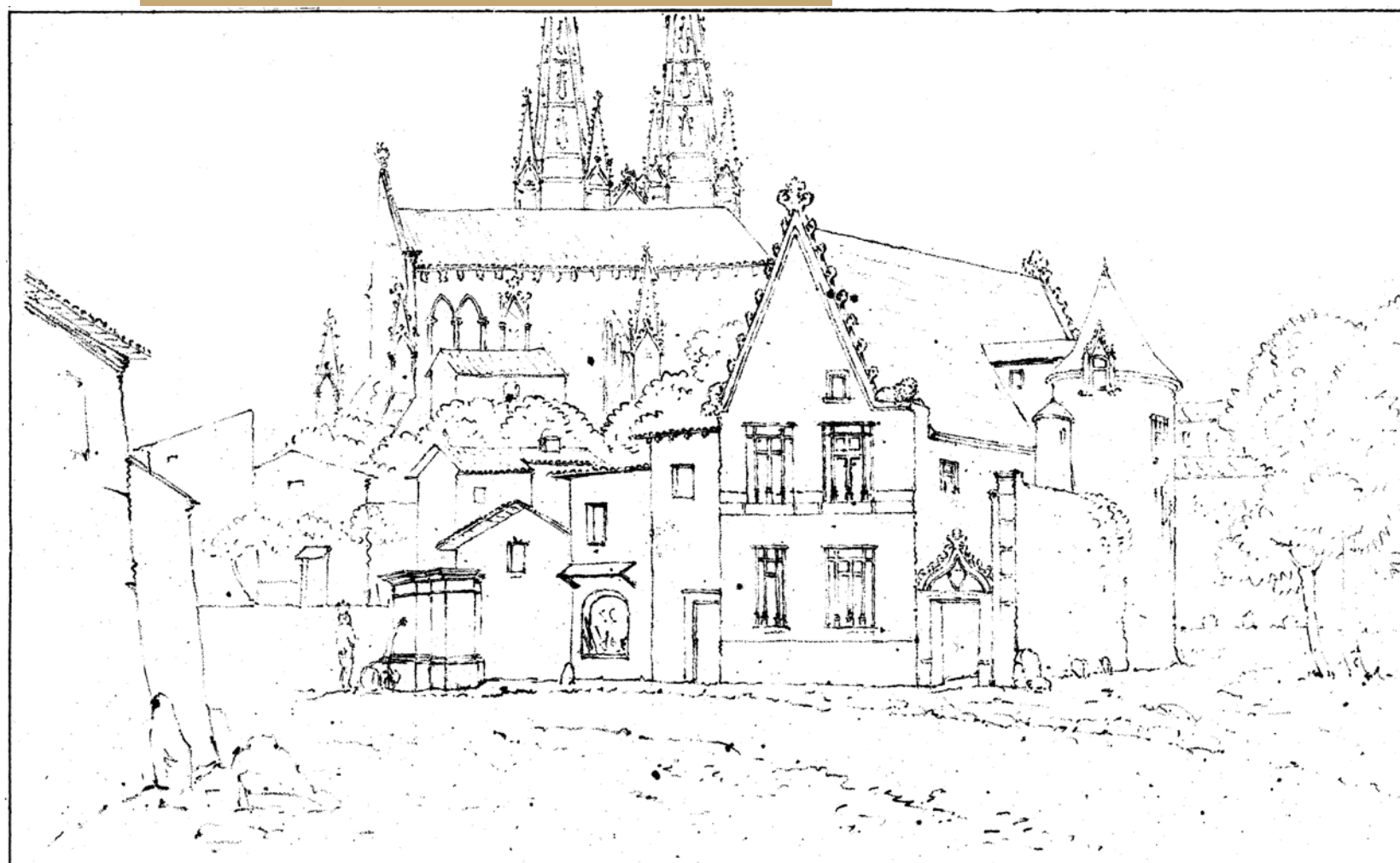
La lithographie de Marie Payen reproduisant l'aquarelle du baron de Vèze « Maison d'habitation de Michel de Montaigne à Bordeaux ».



Lith par MARIE PAYEN.

Imp. CARLES

MAISON d'habitation de MICHEL MONTAIGNE,  
à Bordeaux.



MAISON RUE DES MINIMES ATTRIBUÉE A MONTAIGNE. Croquis présumé fait par LACOUR.



▲  
Le croquis attribué à Pierre Lacour (père) représentant la maison d'habitation de Montaigne.

Théophile Malvezin<sup>19</sup> fait état d'un croquis au crayon datant de 1789 et étant attribué au Bordelais Pierre Lacour (père), peintre auquel nous devons d'autres croquis relatifs à Montaigne, notamment celui du château. Ce croquis est antérieur à celui du baron de Vèze. Ce sont bien les flèches de Saint-André qu'a dessinées Lacour et dont de Vèze n'en a fait figurer qu'une. Malvezin n'attache cependant pas une grande importance à l'aquarelle lithographiée par Payen, pas plus d'ailleurs qu'au croquis de Lacour. En effet, une étude approfondie des actes notariés démontre que la maison dont il s'agit n'a jamais appartenu à Michel de Montaigne : elle a formé, de 1579 à 1785, un fief appartenant à une branche cadette de sa famille, celle des Montaigne de Bussaguet, de Saint-Médard et de Corbiac.

La maison des Montaigne de Bussaguet était donc située en face du fort du Hâ (actuellement École nationale de magistrature et tribunal de grande instance) et à proximité de la cathédrale Saint-André qu'on voit en arrière-plan de la lithographie. La mère de Montaigne, Antoinette de Louppes, fut inhumée à la cathédrale Saint-André après avoir habité dans ce quartier.

Les plaques de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* sont à deux pas...

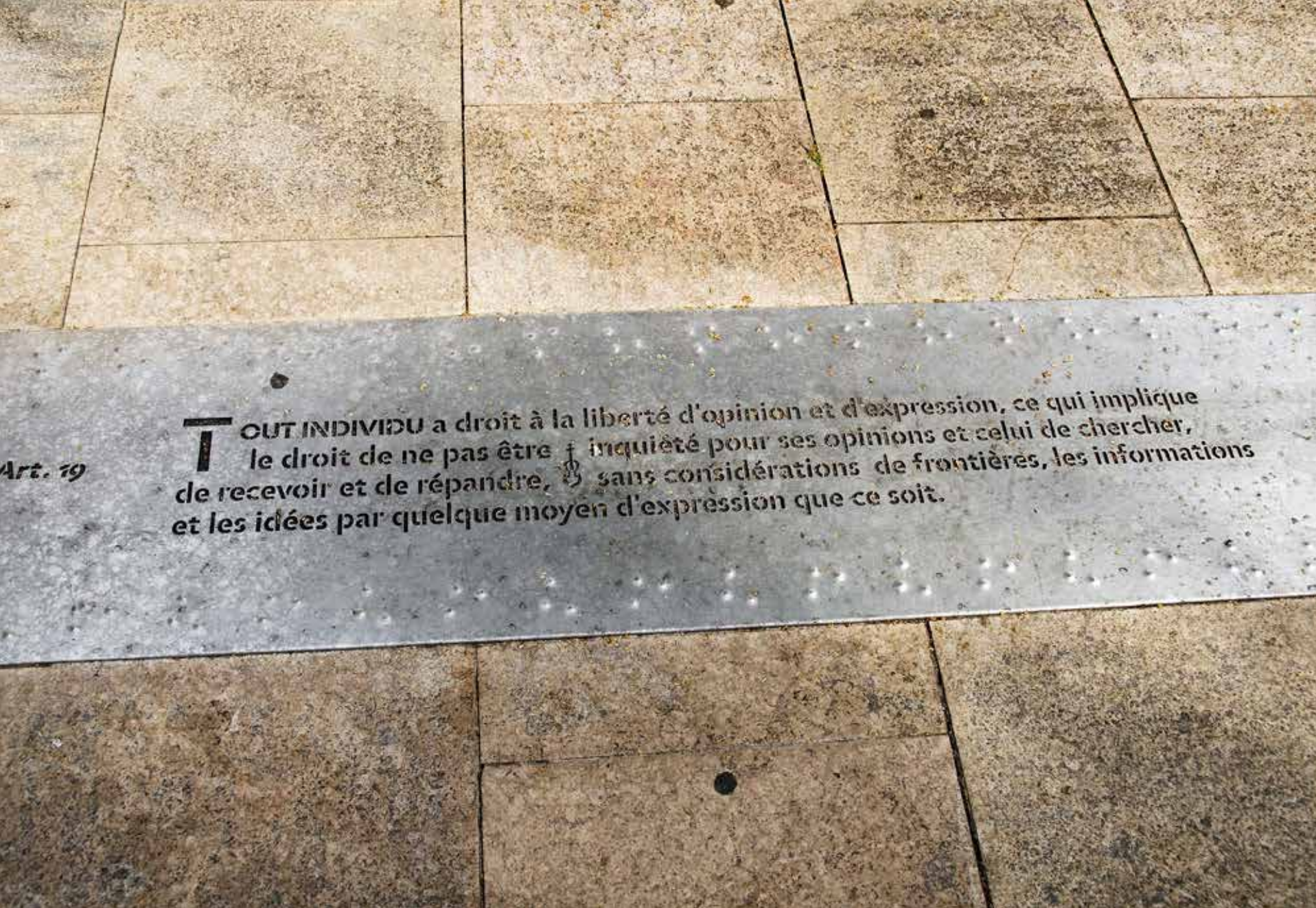
<sup>19</sup> Théophile Malvezin, *Notes sur la maison d'habitation de Michel de Montaigne à Bordeaux*, op. cit.



▶ La statue animalière, sorte de griffon ou de lion que l'on devine sur la corniche de l'aquarelle et du croquis, se trouve à l'extrémité de la corniche du Jardin du Hâ.







**T**OUT INDIVIDU a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considérations de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.

▲ Article 19 de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (rue des Frères Bonie, École nationale de la magistrature, Bordeaux).

► La tour du château du Hâ vue du tribunal de grande instance. Cette bastille bordelaise a abrité dans ses murs des empoisonneuses célèbres telles que, en 1906, la Chartronnaise Henriette Canaby dont François Mauriac s'inspira pour composer le personnage de Thérèse Desqueyroux.



## Années d'études

Michel de Montaigne entra au collège de Guyenne à l'âge de six ans. Ce collège, placé sous la direction d'André de Gouvéa, était considéré comme l'un des meilleurs de France : il comptait des professeurs renommés tels que Georges Buchanan (d'origine écossaise) et Élie Vinet. Montaigne affirme qu'il ne profita que médiocrement de son passage au collège. Le latin qu'il maîtrisait comme sa langue maternelle s'était abâtardi et il considérait que son grec ne valait guère mieux.

Montaigne avait tendance à se sous-estimer. « L'esprit, je l'avais lent, et il n'allait qu'autant qu'on le menait ; la compréhension, peu rapide ; l'imagination, sans force, et, par-dessus tout, j'avais un incroyable manque de mémoire<sup>20</sup>. » Malgré ces handicaps, le jeune élève acheva ses études au collège à l'âge de treize ans, enchaînant classe après classe.

En juin 1548, de Poitiers à Bordeaux, la Guyenne s'insurgea contre le pouvoir royal : c'était la révolte des *Pitauds*. Des troupes de paysans armés se rapprochèrent de Bordeaux. Ils se soulevèrent contre la gabelle imposée en Guyenne par l'État et ses officiers. Durant cinq jours, l'émeute secoua Bordeaux et ses faubourgs. Les riches demeures furent mises à sac et le lieutenant-général Moneins, le représentant du roi, s'enferma dans le Château-Trompette, citadelle royale. La foule réclama le retour du gouverneur à la mairie. Moneins céda et s'installa à la maison de ville, la *mairie*. Il en sortit imprudemment et fut mis en pièces dans la rue des Ayres. Montaigne était alors âgé de quinze ans.

Je vis en mon enfance, un Gentilhomme commandant à une grande ville, empressé à l'émotion d'un peuple furieux : pour éteindre ce commencement de trouble, il prit parti de sortir d'un lieu très assuré où il était, et se rendre à cette tourbe mutine : d'où mal lui prit, et y fut misérablement tué.<sup>21</sup>

Le connétable de Montmorency, accompagné de dix mille hommes de troupes, fut envoyé par le roi pour punir les révoltés. Ayant procédé aux arrestations et pendaisons d'usage, le connétable enjoignit aux membres de l'administration municipale de déterrer avec leurs seules mains le corps

de Tristan de Moneins et de le porter eux-mêmes à l'église pour qu'il y soit inhumé.

La ville de Bordeaux possédait une université fondée sous la domination anglaise en Guyenne. Cette université comprenait les facultés de théologie, de droit canonique, de droit civil, de médecine et des arts. Il est probable que Michel fréquenta les cours de logique et de la faculté des arts.

Nous avons moins de certitudes sur les études poursuivies après que Montaigne a quitté le collège de Guyenne en 1548. Il échappa pour un temps aux recherches historiques et nous retrouvons sa trace dix ans plus tard, soit en 1557, date à laquelle il rejoignit le Parlement de Bordeaux. Les seules indications concernant cette décade nous sont fournies par ses notes qui parsèment les livres achetés de 1549 à 1553 et par des allusions figurant dans les *Essais*<sup>22</sup>. A-t-il étudié le droit à l'université de Toulouse où sa mère avait des parents fort proches qui tenaient dans la ville un rang élevé ? Son oncle, Raymond de Bussaguet, y avait étudié trente ans plus tôt. Cependant, Montaigne n'a jamais mentionné d'études à Toulouse, comme il ne fit jamais mention d'éléments associés à une éventuelle formation juridique.

Par contre, il est fort probable qu'il se rendit à Paris au printemps 1551 lorsque son oncle Raymond de Bussaguet y fut envoyé par le Parlement de Bordeaux. A-t-il poursuivi sa formation de gentilhomme à Paris, à la cour d'Henri II, en fréquentant les illustres maîtres du Collège royal, dont Turnèbe ? Outre Turnèbe, auquel il vouait une réelle admiration, Montaigne se souvint de quelques personnalités parisiennes dont Dubois, un *excellent médecin de Paris*. Il retrouva peut-être Georges Buchanan, de retour du Portugal, où il eut de graves soucis avec l'Inquisition. Il put, vers 1550, commencer à Toulouse des études de droit et les poursuivre à Paris.

Il est certain que l'adolescent a été préparé par son père au traitement des grandes affaires publiques, voire à une carrière d'homme d'État.

<sup>20</sup> *Essais I*, chapitre 26, « Sur l'éducation des enfants ».

<sup>21</sup> *Essais I*, chapitre 24, « Divers événements de même conseil ».

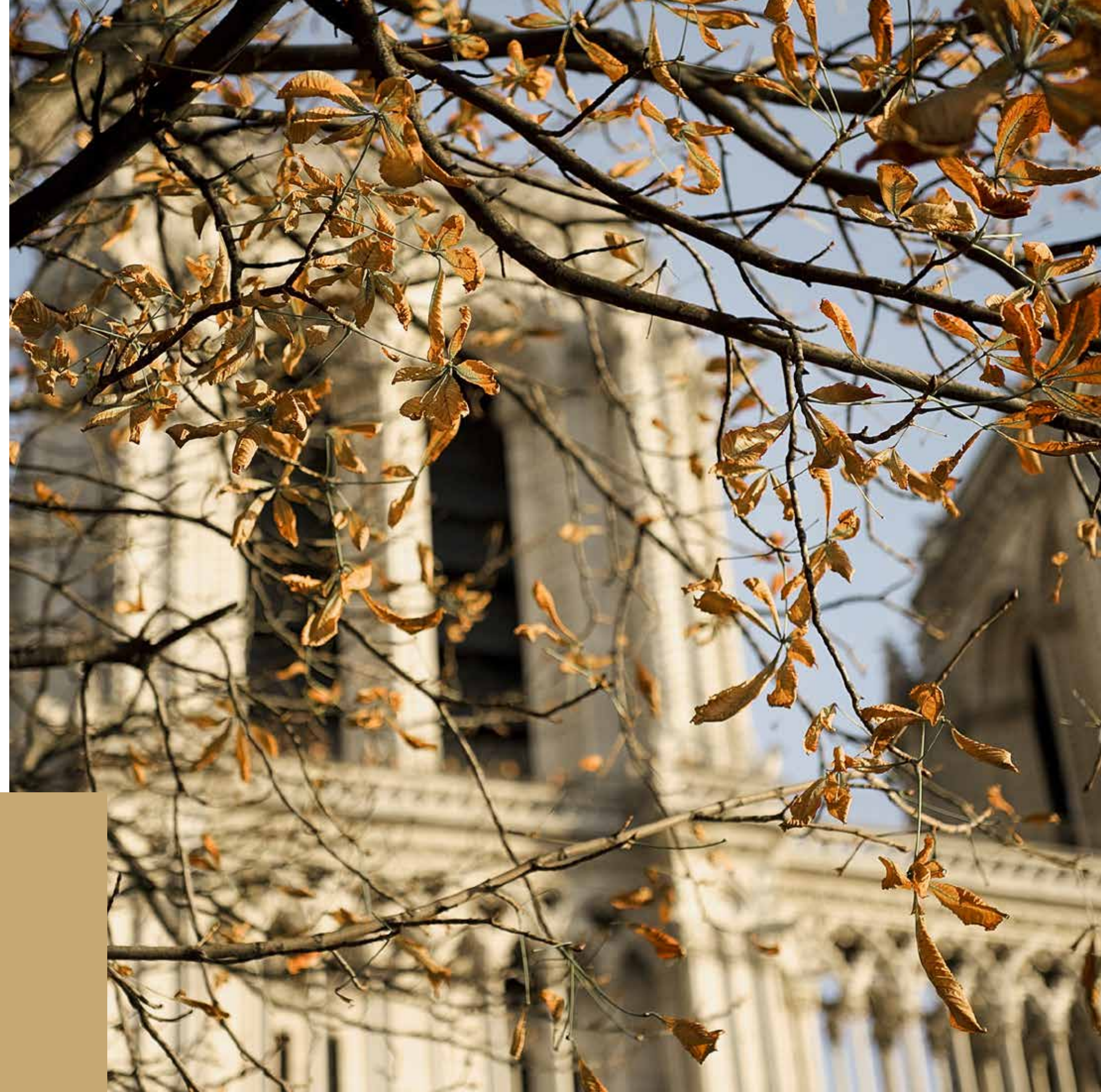
<sup>22</sup> George Hoffman, « Montaigne's lost years », *Bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne*, pp. 121-141, vol 55, 2012.

L'hôtel de Sens est le plus ancien du quartier du Marais. Il date du <sup>xvi</sup>e siècle. Il servit de résidence aux archevêques de Sens dont dépendait l'évêché de Paris. Pendant la Ligue, ce fut un foyer d'intrigues avec le cardinal de Guise. La reine Marguerite de Navarre vint y habiter ensuite. ►



*« Je ne veux pas oublier ceci, que je ne me mutine jamais tant contre la France, que je ne regarde Paris de bon œil : Elle a mon cœur dès mon enfance : Et m'en est advenu comme de choses excellentes. Plus j'ai vu depuis d'autres villes belles, plus la beauté de cette-ci, peut et gagne sur mon affection. Je l'aime par elle-même, et plus en son être seul, que rechargée de pompe étrangère. Je l'aime tendrement jusques à ses verrues et ses taches. Je ne suis français, que par cette grande cité. »*

*Essais III, chapitre 9, « De la vanité ».*





## Carrière juridique

Lorsque Pierre Eyquem fut élu maire de Bordeaux en 1554, Michel devint conseiller à la cour des aides de Périgueux nouvellement établie par Henri II. Cette cour portait le titre de cour des aides de Guyenne, Auvergne et Poitou. Les cours des aides jugeaient en appel des décisions des juridictions d'exception de premier ressort spécialisées dans les affaires fiscales (élections, juges des traites, greniers à sel, bureaux de finances). Les cours des aides jugeaient également des privilèges fiscaux, notamment la validité des titres de noblesse. Cette cour fut supprimée trois ans plus tard et rattachée au parlement bordelais où Montaigne fut nommé à partir de décembre. Issus de la bourgeoisie et du haut négoce, les conseillers au Parlement de Bordeaux avaient les mêmes tendances et les mêmes aspirations. Des liens de parenté les rapprochaient souvent.

◀ Marché aux puces de la place Saint-Michel à Bordeaux.

La cathédrale Saint-Front à Périgueux fut achevée vers 1173. Cet étrange édifice de type byzantin rappelle la basilique Saint-Marc de Venise par ses coupoles et son plan en croix grecque. ▶

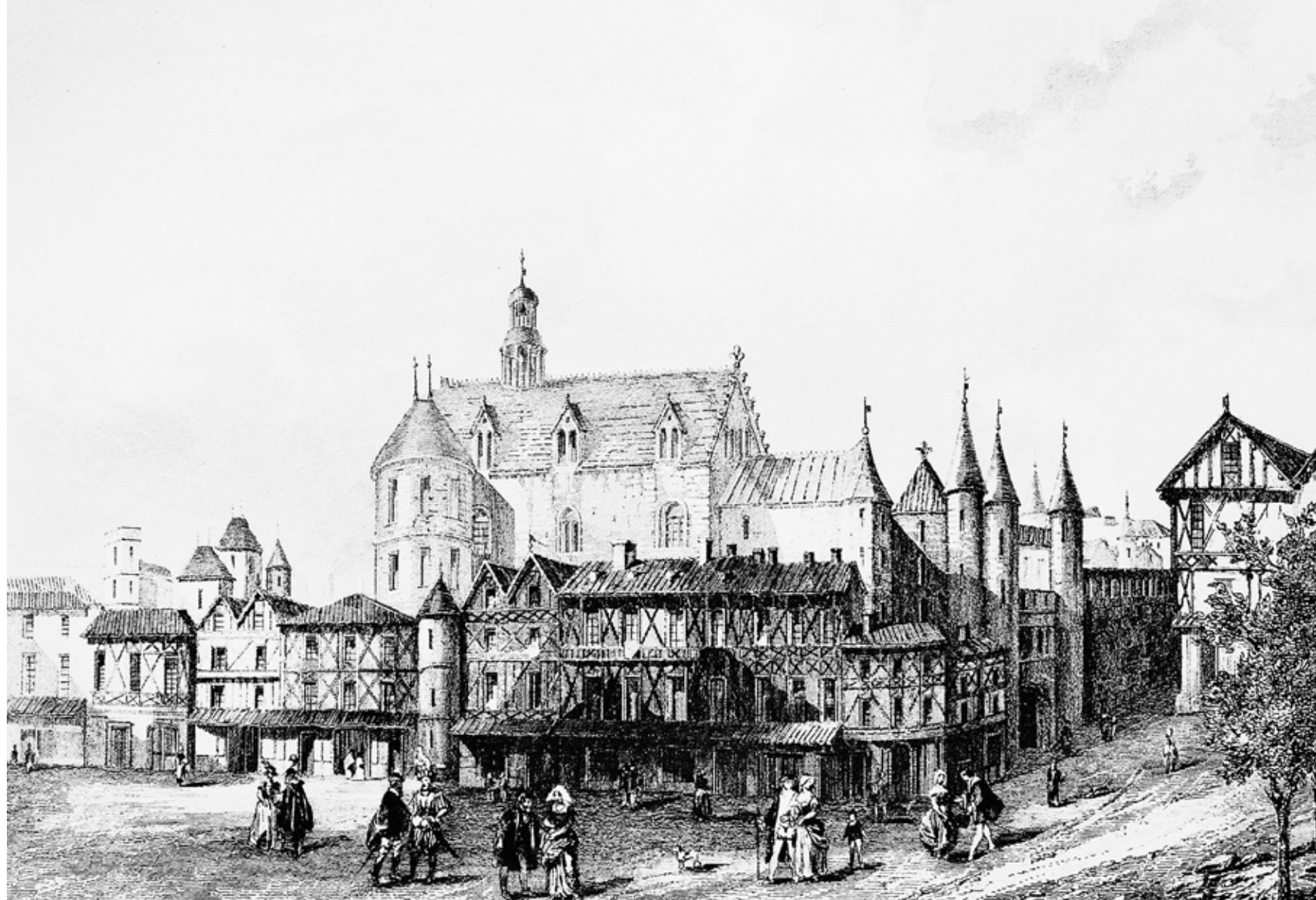




◀ Dans les ruelles calmes du quartier Saint-Front à Périgueux, la rue du Calvaire conserve un aspect médiéval.

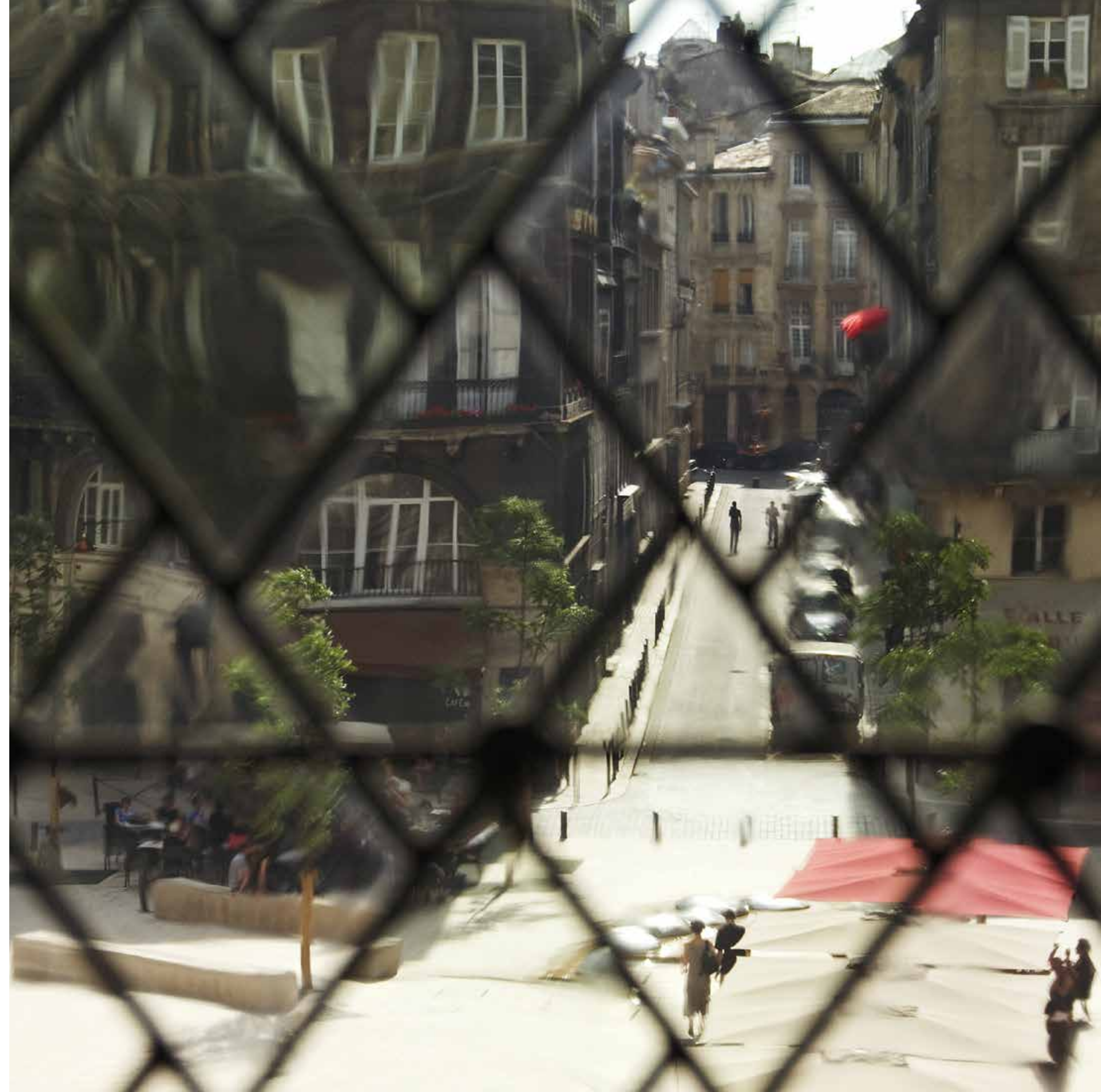


► Sur les quais, le long de l'Isle, la maison Cayla, dite maison des Consuls, fut construite au xv<sup>e</sup> siècle sur le rempart. La toiture est décorée de lucarnes de style flamboyant.



▲ Le palais de l'Ombrière à Bordeaux d'après une vue réalisée par Auguste Bordes, gravure par Émile Rouargue aîné. Le palais de l'Ombrière était le siège du Parlement de Bordeaux. C'était l'ancienne résidence d'Aliénor d'Aquitaine. Le palais devint en 1462 le siège du Parlement qui s'y maintint jusqu'à sa dissolution en 1790. Il fut détruit par l'aménagement de la place et le percement d'une rue qui porte son nom.

► La place du Palais de l'Ombrière vue de la porte Cailhau.





Le 26 novembre 1561, le Parlement envoya Montaigne chez le roi Charles IX, âgé de onze ans, et la régente Catherine de Médicis. Il était porteur d'une missive concernant les troubles religieux de Bordeaux et de la Guyenne. Montaigne accompagna le jeune roi à Rouen où il assista au siège de la ville tombée sous le pouvoir du parti huguenot à la suite d'une émeute locale. Montaigne ne relate rien de la victoire royale et du pillage de la cité.

Comme le commerce de Rouen avec l'Amérique était constant, se trouvaient dans la ville trois indigènes brésiliens que le jeune roi prit plaisir à interroger. Montaigne leur parla aussi.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un interprète qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un Capitaine, et nos matelots le nommaient Roi) il me dit, que c'était marcher le premier à la guerre : de combien d'hommes il était suivi, il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes : si hors la guerre toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela, que quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de haut-de-chausses.<sup>23</sup>

<sup>23</sup> *Essais I*, chapitre 31, « Des cannibales ».



Le quartier Sainte-Croix vu de la flèche Saint-Michel. Au fond, les tours de l'abbatiale Sainte-Croix. ►

◀ Le marché aux puces de la place Saint-Michel à Bordeaux.

« J'ai un port favorable et en forme et en interprétation. Il m'est souvent advenu que, sur le simple crédit de ma présence et de mon air, des personnes qui n'avaient aucune connaissance de moi, s'y sont grandement fiées : soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes. Et en ai tiré ès pays étrangers des faveurs singulières et rares. »

*Essais III*, chapitre 12, « De la physionomie ».

« Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche : Un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque... Dérégulé, décousu et hardi : Chaque lopin y fasse son corps : Non pédantesque, non fratesque, non plaideresque, mais plutôt soldatesque, comme Suetone appelle celui de Julius Cæsar. »

*Essais I*, chapitre 26, « De l'institution des enfants, à Madame Diane de Foix, comtesse de Gurson ».

« J'écris mes lettres toujours en poste, et si précipiteusement, que quoique je peigne insupportablement mal, j'aime mieux écrire de ma main, que d'y employer une autre, Car je n'en trouve point qui me puisse suivre, et ne les transcris jamais : J'ai accoutumé les grands, qui me connaissent, à y supporter des litures et des trassures, et un papier sans pliure et sans marge. »

*Essais I*, chapitre 40, « Considération sur Cicéron ».

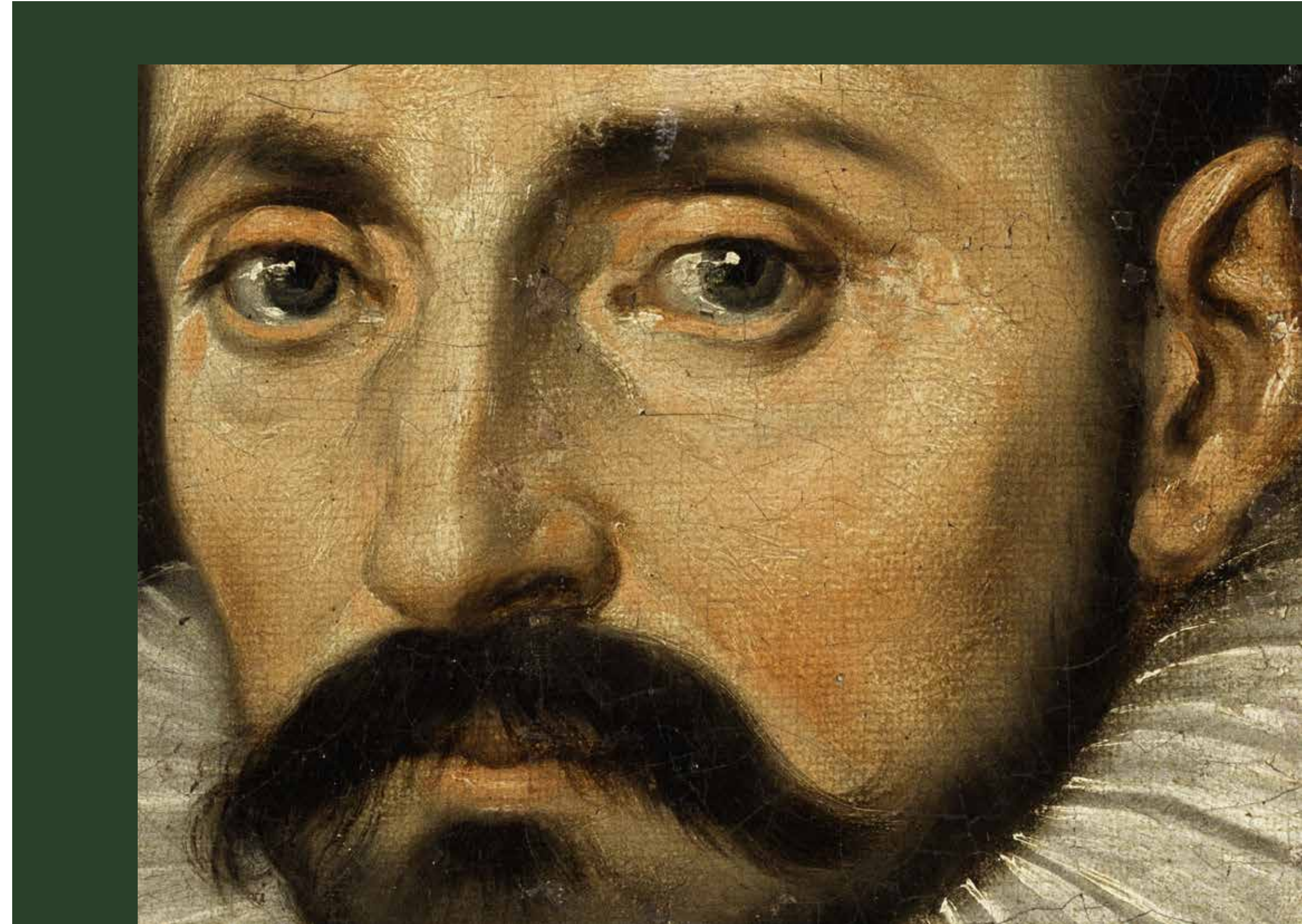
« Quand je me mets en colère, c'est le plus vivement, mais aussi le plus brièvement et le moins publiquement que je peux : je m'emporte, c'est vrai, rapidement et violemment, mais je ne tombe pas dans un trouble tel que j'aille jeter pêle-mêle et sans choix toute sorte de paroles injurieuses et que je ne veuille pas à placer convenablement mes piques là où j'estime qu'elles blessent le plus (car je n'y emploie ordinairement que la langue). »

*Essais II*, chapitre 31, « Sur la colère ».

« Je ne prends guère bête en vie à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetait des pêcheurs et des oiseleurs, pour en faire autant. »

*Essais II*, chapitre 11, « De la cruauté ».

Portrait de Versailles de Michel Eyquem, seigneur de Montaigne (détail). Huile sur toile de l'École française du XVII<sup>e</sup> siècle provenant du cardinal de Richelieu (ancienne collection de la Sorbonne, dépôt des archives du Royaume). Il se trouve actuellement au musée national du Château de Versailles, galerie historique. Les portraits de la galerie de Richelieu sont tous de facture anonyme. On peut situer ce portrait vers les années 1570 ou 1571. Marie de Gournay avait dédié à Richelieu son édition des *Essais* de 1635. Or nous savons que cette collection de portraits d'hommes illustres fut constituée entre 1635 et 1642. L'édition des *Essais* de 1635 a donc pu décider le cardinal à inclure un portrait de Montaigne dans sa collection (Agence photographique de la Réunion des musées nationaux).





## Étienne de La Boétie

Montaigne connut La Boétie et l'apprécia d'abord à travers ses écrits. En effet, La Boétie avait rédigé, à l'âge de dix-huit ans, le *Discours de la servitude volontaire*. Ce traité non publié circulait sous forme manuscrite. Des idées politiques de justice et de haine de la tyrannie y sont clairement développées. Ces écrits sont d'une étonnante lucidité et demeurent d'une actualité évidente :

Chose vraiment étonnante et pourtant si commune qu'il faut plutôt en gémir que s'en ébahir, de voir un million d'hommes misérablement asservis, la tête sous le joug, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et pour ainsi dire ensorcelés par le seul nom d'un, qu'ils ne devraient pas redouter puisqu'il est seul, ni aimer puisqu'il est envers eux tous inhumain et cruel. [...]

Les tyrans ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. [...]

De même, dès qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, [...], ceux qui sont possédés d'une ambition ardente et d'une avidité notable se groupent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin et pour être, sous le grand tyran, autant de petits tyranneaux.<sup>24</sup>

Orphelin de bonne heure, La Boétie a été élevé par son oncle, le sire de Bouilhonnas. Selon certains, l'éducation classique de La Boétie lui fut donnée tout entière dans sa maison à Sarlat, et non au collège de Guyenne. Il étudia le droit à Orléans. L'un de ses maîtres, Anne du Bourg, devint conseiller au Parlement de Paris, adhéra à la Réforme et protesta en présence d'Henri II contre les excès de la répression infligée à ses coreligionnaires. Il fut jugé, condamné et brûlé sur la place de Grève.

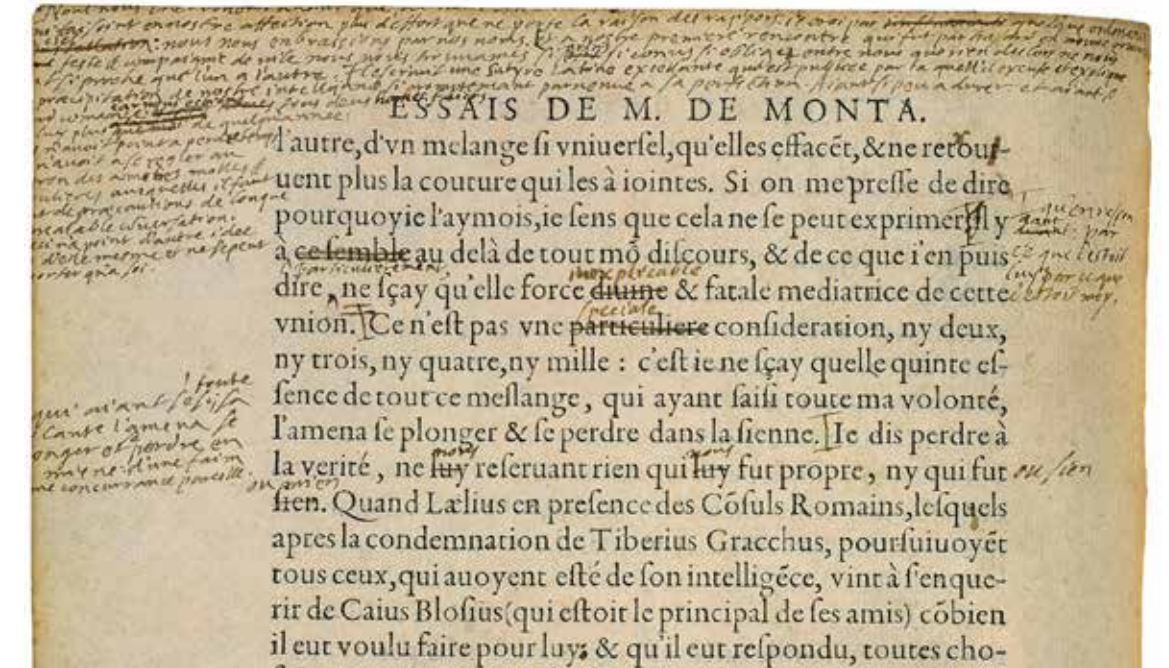
La Boétie avait vingt-trois ans lorsqu'il fut nommé conseiller au Parlement bordelais. Il bénéficia d'une lettre de dispense lui permettant de tenir office de conseiller malgré le fait qu'il n'ait pas atteint l'âge de 25 ans requis pour exercer cette fonction. Montaigne fut pourvu d'une charge similaire à l'âge de 21 ans, ayant également obtenu des lettres de dispense. Étienne de La Boétie était marié à une jeune veuve, Marguerite de Carle, mère de deux filles, qui ne lui donna pas d'autre enfant. À Bordeaux, La Boétie habitait rue de Rostaing. Montaigne fit sa connaissance en 1558. « Et à notre première rencontre qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre<sup>25</sup>. »

<sup>24</sup> Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Flammarion, 1993.

<sup>25</sup> *Essais I*, chapitre 28, « De l'amitié ».



Maison natale d'Étienne de La Boétie à Sarlat.



« Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui : parce que c'était moi. Il y a au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sais quelle force inexplicable et fatale médiatrice de cette union. »

*Essais I*, chapitre 28, « De l'amitié ».

Cette sentence fameuse n'existe pas dans les premières éditions des *Essais*. C'est dans l'édition posthume, l'*Exemplaire de Bordeaux*, qu'on lit en marge d'abord « par ce que c'estoit luy » et puis, d'une autre encre plus pâle de couleur différente, le « par ce que c'estoit moy ». À la cinquième ligne, « ne sçay qu'elle force divine & fatale mediatrice » est remplacé par « ne sçay qu'elle force inexplicable & fatale mediatrice » (Bibliothèque municipale de Bordeaux).

Il y avait entre ces deux jeunes idéalistes une profonde entente idéologique. Néanmoins, si La Boétie fut un révolutionnaire radical, ce n'était cependant pas le cas de Montaigne, plutôt conservateur. La Boétie était bon poète néo-latin, bon helléniste.

Et le plus grand que j'aie connu vivant et pour les qualités naturelles de l'âme et le mieux né, c'était Étienne de La Boétie : c'était vraiment une âme pleine et qui montrait un bel aspect à tous points de vue ; une âme à l'ancienne et qui eût fait voir de grandes actions si son sort l'avait voulu, car elle avait beaucoup ajouté à ces riches dons naturels par l'étude et le savoir.<sup>26</sup>

La Boétie fit part à son ami Montaigne, en des vers latins, de son désir de quitter sa terre natale pour se rendre aux Amériques :

C'est donc pour moi une résolution bien arrêtée de dire à ma terre natale un long et dernier adieu [...] On peut croire que les dieux, se préparant déjà à ravager par le fer cruel les étendues de l'Europe. [...] Par la grâce des dieux, un autre monde émerge des flots [...] c'est là que j'irai, que je me dirigerai à force de rames et de voiles, là où je ne verrai pas tes deuils, ô France...<sup>27</sup>

Leur amitié ne dura que quatre ans. Dans une lettre bouleversante adressée à son père, Montaigne rapporte les détails et les circonstances du décès de son ami.

Le lundi 9 août 1563, revenant du Palais, Montaigne convia son ami à dîner. Il lui fit répondre qu'il se trouvait un peu mal, qu'il devait partir pour le Médoc et qu'il préférerait que Montaigne lui rende visite. Montaigne le trouva couché tout habillé, montrant déjà « je ne sçay quel changement en son visage ». Il lui dit qu'il souffrait d'un « flux de ventre avec des tranchées [coliques aiguës] » qu'il avait pris le jour avant, jouant au jeu de paume avec monsieur d'Escars. Montaigne était inquiet, car le Périgord et l'Agenais, dont La Boétie revenait de mission, étaient atteints par la peste. Il lui conseilla pour ce soir de n'aller que jusqu'à Germignan où habitait son beau-frère, le conseiller Richard de Lestonnac (l'époux de Jeanne), dans sa maison de campagne au lieu-dit du Taillan, à deux lieues de Bordeaux. Il partit donc en compagnie de sa femme et de son oncle.

Le lendemain, Montaigne est mandé de bon matin par madame de La Boétie lui signalant que son mari avait souffert durant la nuit d'une forte dysenterie et qu'elle envoyait quérir un médecin et un apothicaire. Montaigne se rendit à Germignan dans l'après-midi.

À mon arrivée, il sembla qu'il fust tout esjouy de me voir : et comme je voulois prendre congé de lui [...] il me pria avec plus d'affection et d'instance, qu'il n'avoit jamais fait

d'autre chose, que je fusse le plus que je pourrois avec luy. Cela me toucha aucunement. Ce neantmoins je m'en allois quand Mademoiselle de la Boétie, qui pressentoit desja je ne sçay quel mal-heur, me pria les larmes à l'œil, que je ne bougeasse pour ce soir. Ainsi elle m'arresta, dequoy il se resjouit avecques moy.<sup>28</sup>

Le mardi, son état empira. Il reçut la visite du prêtre. « Ainsi il ouit la Messe, et fait ses Pasques. » Voyant que le prêtre s'en allait, La Boétie le rappela et lui dit :

Encores veux je dire cecy en vostre presence : Je proteste, que comme j'ay esté baptizé, ay vescu, ainsi veux-je mourir soubz la foy et religion que Moyse planta premierement en Aegypte : que les Peres receurent depuis en Judee, et qui de main en main par succession de temps a esté apportee en France. [...] Il sembla à le voir qu'il eust parlé encores plus long temps, s'il eust peu : mais il finit, priant son oncle et moy de prier Dieu pour luy. Car ce sont, dit-il, les meilleurs offices que les Chrestiens puissent faire les uns pour les autres. [...] Mon frere, me dit-il, tenez vous au pres de moy, s'il vous plaist. Lors entre autres choses il se print à me prier et reprier avecques une extreme affection, de luy donner une place.<sup>29</sup>

Étienne de La Boétie succomba après neuf jours d'agonie. Il n'avait pas trente-trois ans. Montaigne fut marqué à jamais par la perte de son ami.

Si je compare tout le reste de ma vie aux quatre années, qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, [...], je ne fais que traîner languissant : Et les plaisirs même qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler me redoublent le regret de sa perte [...] J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi.<sup>30</sup>

Lors de son séjour en Italie, soit environ dix-huit ans après sa mort, Montaigne avoua s'être encore arrêté « en un pancement si penible de M. de La Boétie, et y être si longtamps sans me raviser que cela me fit grand mal<sup>31</sup> ».

<sup>26</sup> *Essais II*, chapitre 17, « De la présomption ».

<sup>27</sup> Louis Cestre, « Trois poèmes latins d'Étienne de La Boétie adressés à Michel de Montaigne », *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, quatrième fascicule, pp. 343-380, 1921.

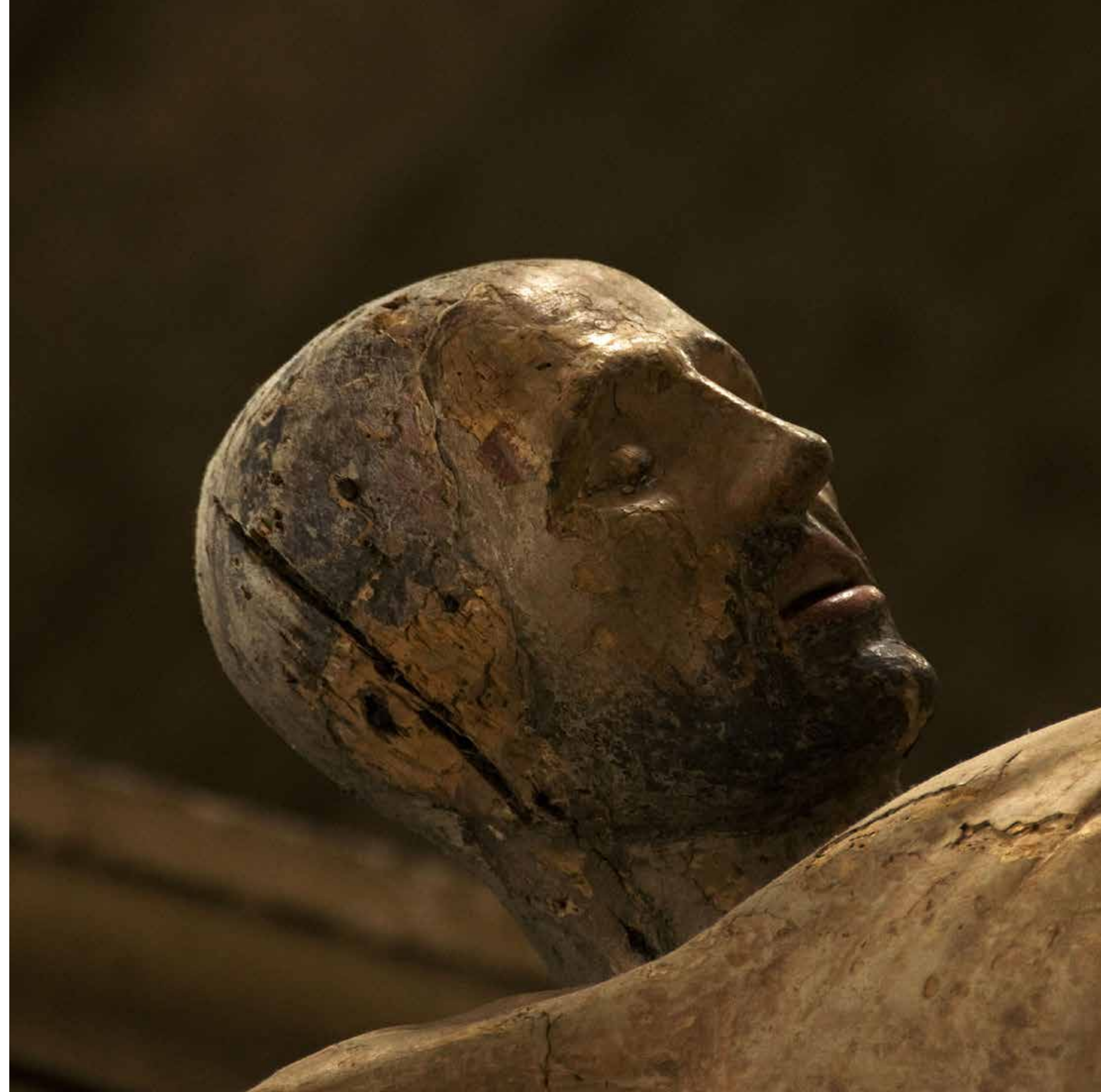
<sup>28</sup> *Fragment d'une lettre que monsieur le conseiller de Montaigne écrit à monseigneur de Montaigne son père, concernant quelques particularités qu'il remarqua en la maladie et mort de feu monsieur de La Boétie*. Michel de Montaigne, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1962.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Essais I*, chapitre 28, « De l'amitié ».

<sup>31</sup> *Journal de voyage*, 11 mai 1581.

Christ en croix de la fin du xv<sup>e</sup> siècle de l'abbatiale Sainte-Croix de Bordeaux. Il est constitué de bois de tilleul et la polychromie est ancienne. ►





◀ La plus ancienne demeure du Taillan-Médoc est probablement la maison de Charles de Lestonnac où mourut Étienne de La Boétie. Elle serait reliée par un long souterrain à la forteresse de Blanquefort.

Maurice Ferrus décrit sa visite à la demeure de Richard de Lestonnac :

Nous nous sommes rendus au village de Germignan. Nous pensions y voir encore des vestiges intéressants de la demeure de Richard de Lestonnac. Il n'en reste plus que des pans de murs sans aucune valeur archéologique. Il y a cependant sur le linteau de la porte d'entrée d'un nouveau corps de logis des motifs de sculptures paraissant provenir du premier immeuble édifié sur ce point. Dans une petite niche au dessus de ladite porte est posée une pierre montrant un cadran solaire et le millésime 1578. Dans le jardin, vaste et planté d'ormeaux séculaires, on remarque un puits avec une margelle de style renaissance, et sur laquelle, peut être, La Boétie s'accouda pour admirer alentour le reposant paysage...<sup>32</sup>

Cette demeure ainsi que le puits existent encore parmi les ormeaux séculaires. La plus vieille maison du Taillan-Médoc (anciennement hameau de Germignan) faisait partie du domaine de Sandilland (les pans de murs) et est située allée de Sandilland, dans le prolongement de la rue de la vieille maison. Le toit de la maison, inhabituellement pentu pour la région, fut construit par des charpentiers de chantiers navals.

<sup>32</sup> Maurice Ferrus, *Les trois croissants*, Feuillet Bordelais (deuxième série), Delmas, 1930.



▲ À proximité d'un ormeau séculaire, le puits avec sa margelle de style renaissance. ►



## M'étant allé un jour promener à une lieue de chez moi

Voilà qu'un jour Montaigne échappa à la mort. Il nous décrit longuement une expérience de coma qu'il a connue à l'occasion d'un accident survenu durant la deuxième ou la troisième guerre civile, soit vers 1568. Il nous conte sa mésaventure cinq ans plus tard :

Pendant nos troisièmes troubles, ou deuxièmes (il ne me souvient pas bien de cela) m'étant allé un jour promener à une lieue de chez moi, qui suis assis dans le moiiau [au milieu] de tout le trouble des guerres civiles de France, estimant être en toute sûreté, et si voisin de ma retraite, que je n'avais point besoin de meilleur équipage, j'avais pris un cheval bien aisé, mais non guère ferme. A mon retour une occasion soudaine s'étant présentée, de m'aider de ce cheval à un service, qui n'était pas bien de son usage, un de mes gens grand et fort, monté sur un puissant roussin, qui avait une bouche désespérée, frais au demeurant et vigoureux, pour faire le hardi et devancer ses compagnons, vint à le pousser à toute bride droit dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contre mont : si que voilà le cheval abattu et couché tout étourdi, moi dix ou douze pas au-delà, mort étendu à la renverse, le visage tout meurtri et tout écorché, mon épée que j'avais à la main, à plus de dix pas au-delà, ma ceinture en pièces, n'ayant ni mouvement, ni sentiment, non plus qu'une souche. [...]

Sur le chemin, et après avoir été plus de deux grosses heures tenu pour trépassé, je commençai à me mouvoir et respirer : car il était tombé si grande abondance de

sang dans mon estomac, que pour l'en décharger nature eut besoin de ressusciter ses forces. [...]

Il me semblait que ma vie ne me tenait plus qu'au bout des lèvres : je fermais les yeux pour aider ce me semblait à la pousser hors, et prenais plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'était une imagination qui ne faisait que nager superficiellement en mon âme, aussi tendre et aussi faible que tout le reste : mais à la vérité non seulement exempte de déplaisir, ains [mais] mêlée à cette douceur, que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil. Je crois que c'est ce même état, où se trouvent ceux qu'on voit défaillants de faiblesse, en l'agonie de la mort : et tiens que nous les plaignons sans cause, estimant qu'ils soient agités de grièves douleurs, ou avoir l'âme pressée de cogitations pénibles.<sup>33</sup>

Il fut donc aux prises avec la mort, face à face avec elle. Avec une grande lucidité, il analyse toutes ses impressions. À tout prendre, il ne trouve rien d'aussi terrible qu'on veut bien le dire. Il n'éprouve aucune appréhension. Cette expérience fit son chemin peu à peu et son avis sur la mort se transforma complètement.

Pour revenir à notre âme, ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur, et la cupidité au foie, il est vraisemblable que ç'a été plutôt une interprétation des mouvements de l'âme, qu'une division, et séparation qu'il en ait voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraisemblable de leurs opinions est, que c'est toujours une âme, qui par sa faculté ratiocine, se souvient, comprend, juge, désire et exerce toutes ses autres opérations, par divers instruments du corps : comme le nocher gouverne son navire selon l'expérience qu'il en a, ores tendant ou lâchant une corde, ores haussant l'antenne, ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effets. Et qu'elle loge au cerveau : ce qui appert de ce que les blessures et accidents qui touchent cette partie, offensent incontinent les facultés de l'âme : de là, il n'est pas inconvenient qu'elle s'écoule par le reste du corps.<sup>34</sup>

<sup>33</sup> *Essais II*, chapitre 6, « De l'exercitation ».

<sup>34</sup> *Essais II*, chapitre 12, « Apologie de Raymond Sebond ».

◀ D'après une photo effectuée aux grandes écuries du domaine de Chantilly.

Le chemin de Lepidoux, à une lieue du château de Montaigne dont on devine les toits au-delà de la rangée d'arbres. ▶





## Un mariage, des enterrements

Après ces moments tragiques, le 24 septembre 1565, Montaigne épousa Françoise de La Chassaigne, la fille du seigneur de Pressac, l'un de ses collègues du Parlement de Bordeaux. « L'amour me soulagea et retira du mal qui m'était causé par l'amitié<sup>35</sup>. » « Et tout licencieux qu'on me tient, j'ai en vérité plus sévèrement observé les lois du mariage que je n'avais ni promis ni espéré<sup>36</sup>. »

Le couple perdit cinq petites filles en bas âge. Seule Léonor, née en second, survécut.

D'autres épreuves vinrent assombrir l'existence de Montaigne. Son père contracta la maladie de la gravelle, caractérisée par une obstruction des voies urinaires, autrement dit des calculs. Elle lui causa sept ans de souffrances et il mourut en 1568 à l'âge de soixante-treize ans. Michel étant l'aîné, il hérita du nom et de la terre. Quelque temps plus tard, Arnaud, son jeune frère âgé de vingt-trois ans, mourut six heures après avoir été frappé au-dessus de l'oreille droite par une balle lors d'une partie de jeu de paume.

En 1570, Montaigne vendit sa charge de magistrat au Parlement de Bordeaux à Florimond de Raymond pour remplir ses devoirs domestiques et gérer son domaine. Il se retira au château de Montaigne.

<sup>35</sup> *Essais III*, chapitre 4, « De la diversion ».

<sup>36</sup> *Essais III*, chapitre 5, « Sur des vers de Virgile ».

*1574 naquit à Françoise de La Chassaigne ma fame & à moe une fille quatrième enfant de notre mariage Mourut environ trois mois après & fut batisée tumultueusement la nécessité pressant.*

Extrait du Beuther, écrit de la main de Montaigne le 27 décembre (fac-similé de la Compagnie française des arts graphiques - Paris 1948).

